Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 42 (1909)

Heft: 1-2

Artikel: Le parler en langues à Corinthe : d'après les textes de Paul et les analogies modernes

Autor: Lombard, Emile

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379848

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PARLER EN LANGUES A CORINTHE

d'après les textes de Paul et les analogies modernes [1]

PAR

ÉMILE LOMBARD

Quand, au printemps de l'année 57, saint Paul écrivit d'Ephèse l'épître intitulée, dans nos Bibles, la première aux Corinthiens, il avait reçu de la communauté chrétienne de Corinthe une lettre lui demandant des instructions précises sur certains sujets embarrassants. Une de ces questions se rapportait aux *dons spirituels*, ou plutôt — en faisant du génitif πνευματικῶν un masculin et non un neutre — aux *inspirés* (1 Cor. 12 : 1). L'apôtre la jugea assez importante pour y répondre par toute une série de considérations et d'instructions (chap. 12-14) qu'il introduit en ces termes : *Au sujet des inspirés, frères, je ne veux point vous laisser dans l'ignorance.* Autrement dit : je ferai de mon mieux pour éclairer votre jugement sur ces matières, car je vois que vous en avez besoin.

Toute la vie des Eglises primitives gravitait autour des phénomènes d'inspiration. Sous le nom de χαρίσματα πνευματικά (Rom. 1 : 11), expression communément abrégée en χαρίσματα (1 Cor. 12 : 4, 31) ou πνευματικά (14 : 1), on désignait un certain nombre de facultés ou dons qui par leur caractère extraordi-

[1] Nous commençons ici une série d'études exégético-psychologiques sur la glossolalie et les phénomènes connexes dans le christianisme primitif.

naire ou leur extraordinaire développement passaient pour attester au sein de l'Eglise et chez les individus en qui ils se manifestaient la présence et l'action efficiente de l'Esprit, πνεῦμα. Ces « charismes », dont nous avons des énumérations partielles, mais non pas un catalogue systématique et arrêté[1], étaient extrêmement divers, et aussi fort diversement appréciés, au point qu'il en résultait des jalousies, des compétitions, des rivalités de personnes (cf. 12 : 14 ss. ; 13 : 4 ; 14 : 12). Un surtout excitait l'admiration et l'émulation ambitieuse des Corinthiens : c'était le « parler en langues », ou *glossolalie*, terme technique calqué sur l'expression grecque λαλεῖν γλώσσαις ou γλώσσῃ. De ces deux appellations, peu importe laquelle on emploie, pourvu qu'il soit bien entendu que pas plus l'une que l'autre ne préjuge la nature du phénomène.

On peut déduire de 14 : 39 (*n'empêchez pas qu'on parle en langues*) que la glossolalie avait ses adversaires. Mais la faveur exceptionnelle dont elle jouissait auprès de la majorité des membres de l'Eglise nous est suffisamment attestée par la peine que l'apôtre se donne pour réagir contre cet engouement (voir chap. 14 en entier). Quand Paul dit : *Je veux bien que vous parliez tous en langues* (14 : 5), il marque à n'en pas douter la direction que prenait le désir du grand nombre. A Corinthe, la question de l'inspiration était avant tout la question de la glossolalie. Il y a même lieu de croire qu'on appelait les glossolales πνευματικοί tout court. Paul, qui a de ce mot son acception à lui, moins particulière et plus profonde (2 : 15), se conforme sans doute aux habitudes de langage de ses correspondants lorsqu'il dit : *Si quelqu'un croit être prophète ou inspiré*, etc. (14 : 37). Πνευματικός ne peut désigner ici un inspiré en général, un porteur de charisme quelconque ; dans ce cas pourquoi la prophétie ferait-elle l'objet d'une mention à part ? Il s'agit bien plutôt d'une catégorie de pneumatophores à qui ce titre paraissait s'appliquer par excellence. Et on ne saurait en l'espèce songer qu'aux λαλοῦντες γλώσσαις ; c'est ce don qui, dans tout le chapitre 14, est mis en re-

[1] V. 1 Cor. 12 : 1-10, 28-30 ; 13 : 1-3, 8 ; 14 : 26 ; Rom. 12 : 6-8 ; cf. Eph. 4 : 11.

gard du charisme prophétique (v. 3-6, 22-25, 27-33). Dans la formule introductive 12 : 1, on doit faire de πνευματικῶν, par analogie avec 14 : 37 [1], le génitif de πνευματικοί, en donnant à ce masculin le même sens spécial.

En quoi consistait la glossolalie corinthienne? Paul, à proprement parler, ne la décrit pas. Il s'agit de faits bien connus de ses lecteurs, et dont il ne dit que ce qu'il faut pour mettre au point ses *instructions relatives à ces faits*. D'où un grand nombre de simples allusions qui, transparentes pour les destinataires de l'épître, seraient fort obscures pour nous si nous ne disposions par bonheur d'autres éléments d'information. Moins heureux à cet égard, — peut-être parce que ses idées préconçues l'empêchaient de se renseigner où il aurait fallu, — Chrysostome disait : *Tout ce morceau est fort difficile. Sa difficulté tient à notre ignorance ; les choses qui se passaient alors, aujourd'hui n'arrivent plus.* (*In 1 Epist. ad Cor. cap. 12. Homilia XXIX.*) D'ailleurs de telles lacunes dans la représentation des phénomènes ne laissent pas d'avoir leur compensation. Au strict point de vue documentaire, il n'y a pas à regretter que ce traité περὶ τῶν πνευματικῶν soit d'origine purement occasionnelle et n'ait rien d'intentionnellement descriptif. Il aurait risqué autrement de *dater* davantage, d'être influencé dans une plus fâcheuse mesure par des considérations de théorie étrangères à notre souci d'objectivité. Dans un document de cette époque, quel qu'en soit le but, nous devons nous attendre à ce que des préoccupations extra-scientifiques s'interposent entre les faits et nous. Et les tendances franchement pratiques d'un organisateur religieux épris d'ordre, de saine discipline et de véritable édification, constituent en définitive l'écran subjectif capable de laisser filtrer jusqu'à nous le plus de réalité vivante et vécue. Enfin n'oublions pas que Paul ne connaît pas la glossolalie seulement pour l'avoir observée chez les autres : *Je parle en langues plus que vous tous,* écrit-il aux Corinthiens (14 : 18). Glossolale lui-même, et à un très haut degré, cette

[1] Et aussi à cause des mots voisins οὐδεὶς ἐν πνεύματι λαλῶν (12 : 3).

circonstance ne lui ôte pas à l'égard de ce don sa liberté d'appréciation critique, précisément parce que chez lui le mystique sent le besoin de s'effacer derrière le chef responsable et l'homme d'action. Mais d'autre part, le fait qu'il a des expériences personnelles à alléguer confère à son dire une valeur et un intérêt tout particuliers.

Groupons par ordre les données du texte, en y joignant au fur et à mesure, avec les définitions psychologiques indispensables, les analogies de nature à éclairer notre exégèse[1].

I

La glossolalie, langage automatique.

La glossolalie est un langage, mais un langage spécial. Placée en regard des autres charismes de la parole, — la prophétie qui révèle les voies de Dieu, la gnose qui en fait l'objet d'un enseignement explicatif et méthodique, cf. 1 Cor. 12 : 8-10 ; 13 : 1-2, 8 ; 14 : 26, — elle s'en distingue nettement, elle peut même, d'après Paul, être opposée à la prophétie (14 : 2-6, 22-25, 39). Ce que la glossolalie présente de distinctif, il ne faut pas vouloir le déduire d'emblée du terme γλῶσσα ou γλῶσσαι. Cette expression elle-même prête tellement à l'équivoque qu'avant de songer à l'élucider, — ce que nous essaierons de faire en temps et lieu, — il est nécessaire d'être plus ou moins au clair sur le genre de phénomènes qu'elle désigne. Pour avoir suivi la marche inverse, l'exégèse est souvent tombée dans de singulières méprises[2].

[1] Principaux commentaires utilisés : REUSS, *Les épîtres pauliniennes*, t. I, Paris 1878. — HOLSTEN : *Das Evangelium des Paulus*, t. I, Berlin 1880. — HEINRICI, *Das erste Sendschreiben des Apostel Paulus an die Korinther*, Berlin 1880. — GODET, *Commentaire sur la première épître aux Corinthiens*, t. II, Neuchâtel 1887. — SCHMIEDEL, *Handkommentar zum N. T.*, II. Band, erste Abteilung, 2. Aufl., Freiburg i. B. 1892. — MEYER, *Der erste Brief an die Korinther*, 8. Aufl., bearb. von HEINRICI, Göttingen 1896. — BACHMANN, *Der erste Brief des Paulus an die Korinther*, Leipzig 1905. — BOUSSET, in *Die Schriften des N. T.*, herausg. von JOH. WEISS, II. Band, 2. Aufl., Göttingen 1908. — LIETZMANN, *An die Korinther* I, *Handbuch zum N. T.*, 5. Lieferung, Tübingen 1907.

[2] Cf. THEOLOGUS [CLEMEN], *Das urchristliche Zungenreden*, Preussische Jahrbücher 1897 (p. 223-239), p. 233.

Une indication plus utile nous est fournie par les textes qui caractérisent la glossolalie comme un parler où l'intelligence (νοῦς) n'a point de part, où le πνεῦμα seul est en cause.

Si je prie en langue, dit l'apôtre, *mon Esprit* (τὸ πνεῦμά μου), *prie, mais mon intelligence demeure stérile* (1 Cor. 14 : 14). On est tenté de croire que le mot « esprit », comme le mot « intelligence » désigne ici un élément constitutif et permanent de la personne humaine[1]. Mais quand Paul parle du πνεῦμα humain, ce n'est pas comme d'un principe exclusif ou même séparable du jugement conscient: *Qui donc sait ce qui se passe dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui?* (2 : 11.) Ce qui, par contre, forme antithèse avec le νοῦς, activité rationnelle, entendement, c'est l'intervention transcendante du πνεῦμα divin. Cette signification règne dans tout le contexte, et le μου possessif de notre passage ne saurait suffire à l'écarter. Paul dit ailleurs : *Les esprits des prophètes* (14 : 32); il parle, également au pluriel, *des esprits* dont les dispensations prestigieuses sont pour les Corinthiens un objet d'ardent désir (14 : 12) ; il met au nombre des charismes le *discernement des esprits* (12 : 10). Donc ses déclarations relatives à l'unité essentielle de l'Esprit (12 : 4, 11, 13) ne l'empêchent pas de se conformer à l'occasion aux croyances ou en tout cas aux habitudes de langage de ses contemporains qui admettaient l'existence d'une pluralité d'esprits, bons ou mauvais (Mat. 8 : 16; 12 : 45; Luc 24 : 37, 39; 2 Thess. 2 : 2; Hébr. 1 : 14, etc.). Dans le texte qui nous occupe, la puissance inspiratrice apparaît, sinon comme multiple, du moins comme susceptible de s'individualiser en se communiquant[2]. La

[1] C'est le cas dans le seul passage de Paul où apparaisse la trichotomie πνεῦμα-ψύχη-σῶμα, à savoir 1 Thess. 5 : 23. D'autres textes opposent le πνεῦμα, principe spirituel de l'homme, soit à la σάρξ, siège du péché (1 Cor. 5 : 5), soit au σῶμα, organisme formé de la réunion des μέλη (5 : 3-4 ; 7 : 34). Ailleurs le sens anthropologique donné à πνεῦμα ressort d'une antithèse entre l'esprit de l'homme et l'Esprit de Dieu (2 : 11 ; Rom. 8 : 16).

[2] Cf. SCHMIEDEL, Exc. 6 zu 14 : 40 ; GUNKEL, *Die Wirkungen des heiligen Geistes nach der populären Anschauung der apostolischen Zeit und der Lehre des Apostels Paulus*, 2. Aufl., Göttingen 1899, p. 30-31 ; CLEMEN, *Paulus, sein Leben und Wirken*, II. Band, Giessen 1904, p. 104, etc.

signification est claire : lorsqu'un homme parle ou prie « en langue », *son Esprit*, c'est-à-dire l'Esprit qu'il a reçu et qui l'inspire, est actif, tandis que son νοῦς, son moi pensant, n'est pas mis à contribution. Dans toute une série d'autres passages absolument concordants, on voit que λαλεῖν γλώσσῃ et λαλεῖν πνεύματι s'équivalent, s'opposant au même titre à λαλεῖν τῷ νοΐ : *Celui qui parle en langue... parle par l'inspiration de l'Esprit*[1] (14 : 2). — *Je prierai par l'inspiration de l'Esprit* (autrement dit : *en langue*, cf. v. 13 et 14), *mais je prierai aussi avec l'intelligence* (14 : 15). — *J'aime mieux dans l'assemblée prononcer cinq paroles avec mon intelligence que dix mille paroles en langue* (14 : 19).

Ainsi le charisme glossolalique réalise en plein la formule de Philon : « En nous l'intelligence (νοῦς) est bannie par l'invasion de l'Esprit (πνεῦμα) divin ; lorsque celui-ci se retire, elle revient. » (*Quis rer. div. haer. 53.*) Le πνεῦμα n'est plus ici le principe immanent qui, selon la belle théorie spiritualiste de l'apôtre (Gal. 3 : 3-5, Rom. 8 : 2-11), pénètre le moi et le vivifie sans le désorganiser. Il semble y avoir substitution de l'hôte divin à la personnalité humaine. Le parler en langues apparaît comme un langage dont l'homme n'est pas l'auteur, mais l'organe.

En termes plus directement empruntés au vocabulaire de la psychologie moderne, nous avons affaire à un état de désagrégation personnelle, dans lequel les centres verbo-moteurs du sujet obéissent à des impulsions subconscientes. La glossolalie est un phénomène *automatique*, ce qui ne signifie point qu'elle soit dénuée de tout caractère volontaire et intelligent ; « automatique » veut dire ici : étranger à la volonté consciente, le moi conscient n'étant qu'une modalité et une partie du moi total[2].

[1] Le datif πνεύματι, instrumental ou modal, est employé avec ou sans ἐν, avec ou sans l'article : πνεύματι (14 : 2, 16), τῷ πνεύματι (14 : 15), ἐν πνεύματι (12 : 3 ; cf. Rom. 8 : 15). La traduction « en esprit » doit être évitée ; elle semble mettre en cause seulement l'esprit de celui qui parle, alors que le vrai sens est *in potestate spiritus sancti*. La traduction de Renan et d'E. Stapfer : *Par l'inspiration de l'Esprit*, est préférable, quoique en une certaine mesure pléonastique.

[2] Voir notamment PIERRE JANET, *L'automatisme psychologique*, 4e éd., Paris

Les automatismes verbaux ou plus exactement *phoniques*, — ce terme oppose mieux la parole parlée à la parole écrite, qui peut aussi se produire automatiquement, — appartiennent à la vaste catégorie des automatismes *moteurs*, tandis qu'on groupe sous le nom d'automatismes *sensoriels* les visions, auditions et autres hallucinations, qui, élaborées dans le subconscient, s'imposent à la sensibilité avec toute la force d'une perception externe. Disons à ce propos qu'il est très rare qu'un individu ou un milieu présente une seule espèce de manifestations automatiques. Tous ces phénomènes, en rapport avec des conditions psychologiques foncièrement équivalentes, se touchent de près et forment un ensemble dont il ne faut jamais perdre de vue l'unité. Il suffit de parcourir les récits relatifs au prophétisme cévenol, à l'inspiration irvingienne, au revivalisme contemporain, pour se rendre compte que là où le don des langues est signalé, on peut s'attendre à constater aussi des apparitions, des révélations auditives, des prémonitions, des communications à distance de pensée ou de volonté, des guérisons dites miraculeuses. Chez la Voyante de Prévorst [1], chez Mlle Smith [2], la glossolalie fait partie intégrante d'une riche floraison extatique et visionnaire. La même corrélation se remarque au sein du christianisme primitif. Ainsi le parler en langues que l'apôtre Paul déclare posséder s'unit chez lui à d'autres traits qui font de sa physionomie mentale celle d'un authentique voyant. Les Actes nous le montrent favorisé, après l'orage psychique de la route de Damas, de toute une série de visions, de messages, d'avertissements d'en haut (16 : 9 ; 18 : 9 ; 22 : 17 ; 23 : 11 ; 27 : 23), ce que confirme l'épître aux Galates en mentionnant la révélation (ἀποκάλυψις) qui le fit monter à Jérusalem à un moment décisif de sa carrière (Gal.

1903. — MYERS, *Human Personality*, 2 vol., Londres 1903. Traduit et adapté par S. JANKELEVITCH : *La personnalité humaine*, 2e éd., Paris 1906.

[1] Voir JUSTINUS KERNER, *Die Seherin von Prevorst*, 2 vol., Stuttgart et Tubingue, 2e éd., 1832.

[2] Voir TH. FLOURNOY, *Des Indes à la Planète Mars. Etude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, 3e éd. (conforme à la 1re), Paris et Genève 1900.

2 : 2). Particulièrement significative, par le rapprochement qu'elle suggère avec les manifestations du langage « pneumatique », est l'extase mentionnée 2 Cor. 12 : 1 et ss., extase qui se rattache d'après la teneur du passage à une pluralité de phénomènes analogues, ὀπτασίαι καὶ ἀποκαλύψεις. Les *paroles ineffables* (ἄῤῥητα ῥήματα) du v. 4 sont entendues, non proférées. Mais la perception hallucinatoire et la phonation automatique sont proches parentes. L'homme possédé jusqu'au ravissement par l'influence divine (ἄνθρωπος ἐν Χριστῷ... ἁρπαγείς) se trouve dans les meilleures conditions psychologiques pour devenir aussi l'homme *que l'Esprit fait parler* (ἄνθρωπος πνεύματι λαλῶν). Quelle que soit d'ailleurs l'assurance que donne aux saints la faculté de voir de leurs yeux et d'entendre de leurs oreilles l'objet de leur foi, rien n'égale la puissance de persuasion des automatismes moteurs, spécialement des verbo-automatismes. « C'est une intuition dynamique ; le sujet se sent l'instrument passif d'une puissance supérieure à sa volonté ; ses organes sont mus par Dieu lui-même [1]. »

La réalité de la parole automatique n'est plus contestable scientifiquement. On en a même obtenu des reproductions expérimentales. Un des sujets de M. Pierre Janet, la célèbre Léonie, ayant reçu, en état de somnambulisme, la suggestion de dire « bonjour » à son moi normal, prononça effectivement ce mot une fois réveillée, tout en s'imaginant entendre la voix d'une autre personne [2]. Il est clair que cette élocution quelconque, provoquée chez une hystérique par l'artifice d'un hypnotiseur, n'est pas sans jeter un jour utile, — toute considération qualitative mise à part, — sur la possibilité du dédoublement par l'effet duquel les sujets mystiques semblent au pouvoir d'un être différent d'eux-mêmes, qui emprunte leur bouche pour parler. Toutefois, le fait brut de l'automatisme verbal étant dès longtemps admis et fondé en psychologie, nous devons recourir à des exemples qui sentent moins leur clinique névropathologique et puissent servir

[1] WILLIAM JAMES, *L'expérience religieuse*. Traduit par Frank Abauzit. Paris et Genève 1906, p. 399.

[2] JANET, *op. cit.*, p. 430-431.

d'illustration plus directe aux textes qui opposent l'une à l'autre l'activité du νοῦς et celle du πνεῦμα.

D'un autre côté, certains grands phénomènes d'inspiration ou de médiumnité s'éloignent trop, par la difficulté spéciale des problèmes qu'ils soulèvent, du niveau moyen des manifestations automatiques dont nous avons à nous occuper. Il serait certainement oiseux de citer, à propos du pneumatisme de la primitive Eglise, les communications et messages obtenus par Mme Piper, le célèbre médium bostonien[1]. En revanche, quoique les créations subliminales de Mlle Smith forment un ensemble qui sort aussi passablement du commun, la prétendue incarnation de Léopold (Cagliostro) en Hélène nous offre un exemple vraiment typique de la manière dont une personnalité seconde s'approprie les organes phonateurs de la personnalité ordinaire. Qu'on prenne garde aux indices physiques, — à la fois symptômes et symboles, — de cette prise de possession : il sera intéressant de les retrouver tels quels dans des descriptions de provenance fort différente. « Après une série de *hoquets, soupirs et bruits divers, marquant la difficulté que Léopold éprouve à s'emparer de l'appareil vocal,* la parole surgit, grave, lente, *une voix d'homme* puissante et basse, un peu confuse, *avec une prononciation et un accent étrangers....* » La première invasion de l'automatisme léopoldien s'était manifestée dans une séance où Hélène « avait vivement souffert dans la bouche et dans le cou, *comme si on lui travaillait ou lui enlevait les organes vocaux*[2]. »

Les débuts automatiques de Le Baron, — l'homme de lettres américain dont W. James a publié l'auto-observation si curieuse[3], — nous sont racontés comme suit : pendant une

[1] Voir DELANNE, *Recherches sur la médiumnité*, Paris 1902, p. 354-376, et JULES BOIS, *Le miracle moderne*, Paris 1907, p. 195-236, qui exposent ce cas (Delanne au point de vue spirite) d'après les *Proceedings of the Society for psychical Research.*

[2] FLOURNOY, *op. cit.*, p. 100-101.

[3] LE BARON [pseudonyme], *A case of psychic automatism, including « speaking with tongues »* ; Proceedings of the Society for psychical research, t. XII, 1896-1897, p. 277-297.

séance spirite, il fut secoué et jeté à terre par une puissance comparable à un vent violent, *tandis que sa bouche faisait des mouvements involontaires*. Puis, tout à coup, il perçut *la voix d'un autre*, voix désespérée, terrible et forte, qui sortait de sa bouche.

De l'occultisme au revivalisme, la transition est facile. « Un frisson vint sur moi, » écrit une « sœur » de Los-Angeles. « *Mon gosier se remplit comme si j'avais avalé de travers*. Alors je m'affaissai sur le sol. *Puis ma langue se mit à travailler, et je commençai à assembler des mots étrangers*[1]. » Et voici le témoignage d'un Révérend américain qui reçut le baptême de l'Esprit dans une réunion à Chicago : « Tandis que je m'agenouillais pour aller à la rencontre du Seigneur, une force irrésistible me saisit soudain.... *J'eus la sensation que ma bouche et mes mâchoires étaient mises en mouvement par une puissance supérieure*[2]. »

Les deux personnes dont nous venons de citer les déclarations, n'entrent pas en *trance*, mais restent assez conscientes d'elles-mêmes pour pouvoir observer ce qui se passe et le décrire ensuite. Lorsque la glossolalie se manifesta chez Le Baron, celui-ci, une fois remis de sa stupéfaction première, put noter ces sons étranges *sous la dictée de sa propre voix*. A part cette transcription simultanée, qui souligne le dédoublement, la même situation psychologique nous est dépeinte par le prophète Elie Marion : « Je n'entreprendrai pas d'exprimer quelle fut mon admiration et ma joie, *lorsque je sentis et que j'entendis couler par ma bouche un ruisseau de paroles saintes, dont mon esprit n'était pas l'auteur*, et qui réjouissaient mes oreilles[3]. » C'est vraisemblablement pour s'être trouvé dans de telles conditions d'observation personnelle que l'apôtre caractérise en termes si frappants la dissociation du facteur pneumatique et du facteur intellectuel. (1 Cor. 14 : 14). Le νοῦς, s'il demeure « stérile », n'est pas absolument obnubilé, puisqu'il se rend compte de son rôle passif dans la prière en langues. Mais il est bien clair que de tels états

[1] *Die Heiligung*, herausg. von Pastor Paul, oct. 1907, p. 11.

[2] *Ibid.*, nov. 1907, p. 7.

[3] [Misson], *Le théâtre sacré des Cévennes*. Londres 1707, p. 68.

ne sont pas des états de « pleine conscience », comme d'aucuns se plaisent à l'affirmer. Psychologiquement parlant, quand les mouvements de l'élocution s'exécutent *sans être accompagnés du sentiment de volition*, on n'est pas en droit de dire que le moi conscient demeure intact.

Au reste, à côté de ces cas où la mémoire ne présente pas de solution de continuité apparente, il y en a d'autres où la parole involontaire apparaît à la faveur d'un état d'automatisme généralisé, d'absence plus ou moins complète, suivi d'amnésie partielle ou totale. A ce type appartient l'extase épidémique des *roestar's*, qui régna en Suède dans les années 1841-1842. Lorsque la « maladie » (*Predigerkrankheit*) suivait son cours complet, le sujet tombait dans un assoupissement, comparé par les psychiâtres du temps au *sommeil magnétique*. C'est alors qu'apparaissait le *rop* (*Ruf*, cri), émission irrésistible et torrentueuse de discours ou de chants religieux. Généralement couchés sur le dos et les yeux fermés, les *roestar's* des deux sexes chantaient et parlaient plus ou moins longtemps, parfois jusqu'à trois heures de suite ! Malgré leur apparente insensibilité, ils restaient capables jusqu'à un certain point de réagir aux influences extérieures, de ressentir notamment la répercussion psychique des faits et gestes et des dispositions des assistants. Certains, assure-t-on, étaient anesthésiques au point de ne pas sentir la piqûre d'une épingle. Après le *rop*, ils semblaient *s'éveiller d'un songe* et, à quelques exceptions près, *ne gardaient aucun souvenir de leurs paroles*[1]. Les glossolales irvingiens, moins complètement intrancés, n'étaient pas non plus capables, après l'accès glossolalique, de dire en quoi leur « utterance » avait consisté. Une jeune personne, entre autres, interrogée à ce sujet par Michaël Hohl, déclara « qu'elle n'avait pas une conscience claire de ce qu'elle se sentait obligée de proférer[2]. »

[1] Voir *Berliner evangelische Kirchen-Zeitung*. 1846, p. 175 et suiv. — IDELER, *Versuch einer Theorie des religiösen Wahnsinns*. Halle 1848-1850, t. I, p. 222-249. — SONDÉN, *Mémoire sur l'extase épidémique qui régnait en Suède en 1841 et 1842*. *Gazette médicale de Paris*. 2e série, t. XI, p. 555-559.

[2] MICHAEL HOHL, *Bruchstücke aus dem Leben und den Schriften Eduard Irving's*. Saint-Gall 1839, p. 152.

Comme on le voit par la comparaison de ces divers exemples, les modifications désorganisatrices qu'entraîne, dans l'économie de la personnalité, la production d'une manifestation automatique donnée, varient beaucoup en étendue et en gravité. Et lorsque, chez le même individu, coexistent plusieurs catégories de manifestations automatiques, elles peuvent affecter très diversement l'intégrité de son moi. Ainsi, les quatre formes sous lesquelles se manifeste le *martien* (langue astrale) de Mlle Smith, — mots lus, entendus, articulés ou écrits, — ne portaient pas une égale atteinte à sa personnalité normale. « Dans la règle, les hallucinations verbo-auditives et verbo-visuelles ne suppriment point chez elle la conscience de la réalité présente, elles lui laissent une liberté d'esprit sinon complète, du moins suffisante pour observer d'une manière réfléchie ces automatismes sensoriels, les graver dans sa mémoire et les décrire ou en prendre copie en y joignant souvent des remarques témoignant d'un certain sens critique. Au contraire, *les hallucinations verbo-motrices d'articulation ou d'écriture paraissent incompatibles avec la conservation de l'état de veille et sont suivies d'amnésie.* Hélène est toujours totalement absente ou intrancée pendant que sa main écrit automatiquement, et s'il lui arrive très exceptionnellement de parler automatiquement martien en dehors des moments d'incarnation complète, elle ne s'en aperçoit ni ne s'en souvient[1]. »

C'en est assez pour montrer à quelle vaste parenté psychologique se rattache le λαλεῖν τῷ πνεύματι des textes de Paul. Les paroles du glossolale, proférées automatiquement, ne paraissent pas venir de lui et peuvent ainsi être directement attribuées à la puissance inspiratrice dont les manifestations *dynamiques* étaient tenues alors pour les plus précieuses et les plus probantes. Cette exégèse est confirmée par un passage qui évoque l'impression que la glossolalie est de nature à produire non plus sur les membres de la communauté croyante mais sur des assistants non-chrétiens : *Si l'Eglise*

[1] FLOURNOY, *op. cit.*, p. 194-195.

est rassemblée tout entière dans le même lieu et que tous parlent en langues, les curieux ou les incrédules qui pourront entrer ne diront-ils pas que vous êtes fous? (14 : 23.) Paul a-t-il entendu le mot, ou le donne-t-il seulement à titre d'hypothèse justifiée, comme l'expression naturelle du sentiment qu'un auditeur indifférent ou hostile ne pouvait manquer d'éprouver en pareil cas? Quoi qu'il en soit, Paul a dit juste. « Ces gens sont fous » : telle sera toujours, en présence de phénomènes de ce genre, la réflexion d'un observateur trop sceptique pour admettre simplement que le Saint-Esprit soit en cause, trop peu expert en même temps pour distinguer entre une altération momentanée des fonctions de coordination psychique et une de ces profondes perturbations intellectuelles qui fixent le diagnostic d'aliénation.

On comprendra tout à fait le μαίνεσθε du texte ci-dessus en songeant à certaines scènes extravagantes dont nos Réveils modernes ne sont malheureusement pas exempts. A Cassel, pendant l'été de 1907, on a vu des hommes et des femmes se jeter sur le sol en battant des mains et en poussant des clameurs déchirantes, des nouveaux convertis déposer sur l'estrade de la salle leurs manchettes, leurs cols ou leurs chapeaux en signe de renoncement, puis se prendre aux épaules et danser en rond jusqu'à épuisement complet[1]. Même le Réveil du Pays de Galles, que seul un matérialisme bien simpliste a pu réduire à « une épidémie de maboulisme », s'est montré fertile en démonstrations d'un caractère plus baroque qu'édifiant. Voir, au cours du chapitre de M. Henri Bois intitulé *Etude psychologique sur les réunions galloises*, les incidents tumultueux dont l'auteur a été témoin : exclamations, remarques interruptives souvent d'une niaiserie frisant l'insanité, et surtout ces prières et ces chants simultanés, accompagnés de gesticulation, qui transformaient la réunion en une véritable Babel[2]. Quand Paul recommandait aux ins-

[1] *Journal de Genève* du 21 août 1907, d'après la relation *de visu* de la *Gazette de Cassel*.

[2] HENRI BOIS, *Le Réveil au Pays de Galles*, Toulouse [1906], p. 198 et suivantes.

pirés de Corinthe de *ne parler qu'un à la fois* (14 : 27), quand il leur donnait ce sage précepte : *Que tout se passe décemment et avec ordre* (14 : 40), c'était pour mettre un frein à de pareilles « débauches d'émotionnalisme », moins propres à édifier réellement les fidèles qu'à scandaliser les gens du dehors.

Il n'est pas besoin toutefois de ces excès choquants, — extériorisations contagieuses d'une modification psychologique souvent fort superficielle, — pour qu'un public profane crie à la folie. L'air *absent* d'un extatique plus ou moins somnambule, sa voix changée, le fait qu'il prononce des paroles et accomplit des actes qui sortent de ses capacités ou en tout cas de ses habitudes, — même si ces actes et ces paroles n'ont rien en soi d'extravagant, — tout cela prête à des commentaires dans le genre de ceux que Paul résume en une expression énergique : *μαίνεσθε* ! L'erreur en somme n'est que relative, puisqu'il n'y a pas de phénomènes d'automatisme chez les gens dont le moi n'est pas *aliéné* à un degré quelconque.

D'autre part, ces symptômes cadrent à merveille avec la vieille conception animiste d'après laquelle l'inspiration suppose l'inconscience de l'inspiré. Et plus l'abolition du contrôle personnel se traduira sous une forme grossière, plus on sera porté, dans un milieu religieux inculte, à croire que c'est bien la divinité qui agit. Tout a été dit sur l'identification, plus cananéenne d'ailleurs que primitivement hébraïque, de la grande hystérie et de la faculté prophétique chez les voyants de l'ancien Israël (1 Sam. 10 : 5-6, 10 ; 19 : 24 ; cf. Jér. 29 : 26). Chez les Grecs, une tradition, consacrée par la philosophie, préparait les néophytes chrétiens à saluer une révélation et une faveur divines là où des témoins malveillants ou ironiques pouvaient voir une divagation de dément. « Les plus grands des biens », dit Platon, « nous arrivent par un délire (*μανία*) envoyé des dieux. » (*Phèdre*, 244 A.) D'après lui, *μαντίκη* vient de *μανίκη*, parce qu'aux yeux des Anciens qui ont fait la langue, un délire inspiré était supérieur à la sagesse humaine (*id.* B et ss.). Ainsi, « nul homme de sens rassis n'accède à la véritable divination, celle qui vient des dieux ;

on n'y arrive que dans le sommeil, quand la faculté de raisonner se trouve entravée ou quand la maladie ou quelque enthousiasme vient l'égarer. » (*Tim.* 71 E.)

Le christianisme populaire ne pouvait manquer de conserver en la démarquant la vivace croyance qui trouve son expression philosophique dans ces enseignements platoniciens. Il devait honorer la glossolalie en tant que langage *automatique, étranger à la personnalité consciente de celui qui parle.*

Mais cette caractéristique ne nous dit pas encore ce qu'était proprement le charisme glossolalique, en quoi il différait, par exemple, d'un discours prophétique prononcé en extase. Jusqu'ici, pour établir la réalité psychologique des états où le νοῦς s'efface devant l'envahissement du πνεῦμα, nous avons emprunté des exemples indifféremment à tous les genres d'automatismes verbo-moteurs, et aussi bien au prophétisme extatique qu'à la glossolalie. Il est temps de faire un pas de plus dans la définition de cette dernière.

II

La glossolalie, langage inintelligible.

Se plaçant à son point de vue essentiellement pratique, Paul élève contre la glossolalie un grief qui constitue pour nous un renseignement important: *on ne la comprend pas.* Ce reproche est formulé en termes qui supposent que le fait même est hors de contestation : *Celui qui parle en langue ne parle pas aux hommes, mais à Dieu ; car nul ne le comprend* (1 Cor. 14 : 2)[1]. Οὐδεὶς ἀκούει ne signifie pas que le glossolale ne parle pas assez haut pour être entendu. D'autres passages font allusion à des sons plutôt retentissants (13 : 1 ; 14 : 8). Beaucoup de glossolales profèrent leurs émissions d'une voix remarquablement forte et sonore ; chez certaines personnes de l'entourage d'Irving, cette intensité de son atteignait à un degré de violence effroyable[2]. Sans doute la possibilité sub-

[1] Sur ἀκούειν dans le sens de comprendre, voir Gen. 11 : 27 ; 42 : 23 [LXX] ; Marc. 4 : 33.

[2] HOHL, *op. cit.*, p. 136-137. — ROSSTEUSCHER, *Der Aufbau der Kirche Christi*

siste de glossolalies émises à voix basse ; des *murmures*, des *chuchotements*, sont signalés çà et là, surtout comme préludes du parler automatique. Ainsi chez Le Baron[1] et chez les glossolales observés à Gross-Almerode (Hesse) par le candidat en théologie Joh. Büsching. Il peut se faire, comme le dit ce dernier, qu'une glossolalie soit d'abord *murmurée* parce que l'inspiré cherche à la réprimer[2]. Pour le dire en passant, il est prouvé que l'intelligence de la parole en facilite notablement la perception auditive. Nous avons beaucoup plus de peine à distinguer les mots quand leur signification nous échappe que lorsqu'elle nous est familière[3]. C'est pourquoi, par une précaution toujours comique, mais pas si absurde qu'elle en a l'air, nous haussons instinctivement le ton en nous adressant à des étrangers. On conçoit aisément que certains discours en langues donnent beaucoup de mal à ceux qui veulent les recueillir, surtout quand le sujet parle avec une « volubilité désespérante », comme Mlle Smith dans certains de ses états martiens[4].

Mais la notion sur laquelle Paul insiste est celle de l'inintelligibilité du langage glossolalique, distinctement perçu ou non. C'est ainsi qu'un témoin pouvait qualifier *d'absolument incompréhensibles* les sons proférés par l'inspiré Taplin, sons que l'on ne percevait que trop puisqu'ils étaient d'une force et d'une rudesse « à faire dresser les cheveux sur la tête[5]. » Tallemant des Réaux emploie le verbe *entendre* tout à fait dans le même sens que l'apôtre Paul le verbe ἀκούειν lorsqu'il déclare qu'une femme de sa connaissance, atteinte d'hystérie, « parla *un langage articulé que personne n'entendait*[6]. » De

auf den ursprünglichen Grundlagen. 2. Aufl., Basel 1886, p. 251. — MILLER, *History and Doctrines of Irvingism*. London 1878, T. I, p. 70.

[1] LE BARON, *S. P. R.*, article cité, p. 279.

[2] BÜSCHING, *Drei Tage in Gross-Almerode*, Leipzig 1907, p. 7.

[3] Cf. E.-B. LEROY, *Le langage. Essai sur la psychologie normale et pathologique de cette fonction*. Paris 1905, p. 85.

[4] FLOURNOY, *op. cit.*, p. 193.

[5] HOHL, *op.* et *loc. cit.*

[6] *Les historiettes de* TALLEMANT DES RÉAUX, 2e éd., publiées par M. Monmerqué, Paris 1840, t. X, p. 109.

même Antoine Court, dans ses *Mémoires*, raconte que la prophétesse Thibaude, tombée en extase, « parla *un langage qu'on n'entendait pas*[1]. »

En effet, les paroles du glossolale ne sont comprises qu'à la condition d'être interprétées (14 : 2, 27) ; et cette interprétation n'est pas possible dans tous les cas (14 : 13, 28). Quand l'interprétation n'accompagne pas la glossolalie, celle-ci se réduit pour les assistants à un mystérieux exercice spirituel dont ils ne retirent aucune édification. Tandis que le prophète « parle aux hommes », « édifie l'assemblée », le glossolale « *n'édifie que lui seul* » (14 : 3, 4). Ainsi, un partage antifraternel s'établit entre les simples fidèles, incapables de placer en connaissance de cause un *amen* d'acquiescement, et les privilégiés de la glossolalie, devant qui les autres peuvent se sentir comme des profanes, ἰδιῶται : *Si tu rends grâces par l'inspiration de l'Esprit, comment celui qui occupe la place de simple auditeur*[2] *répondra-t-il « Amen », à ton action de grâces, puisqu'il ne sait pas ce que tu dis? Toi, tu rends fort bien grâces, mais l'autre n'est pas édifié* (14 : 16-17).

Pour faire ressortir l'inutilité foncière d'un langage dont le sens échappe à ceux qui l'entendent, Paul compare la glossolalie au bruit que font les instruments de musique quand leur résonnance n'est pas assujettie à une mélodie et à un rythme déterminés. *Les instruments inanimés, flûte ou cithare, ont beau résonner, s'ils ne donnent pas de sons distincts, comment reconnaîtras-tu ce qu'on y joue? Et si la trompette rend un son confus, qui se préparera à la bataille?* (14 : 7-8.) La difficulté n'est pas de savoir quelles notes viennent de la flûte et quelles de la cithare, mais de discerner la mélodie jouée soit sur l'un soit sur l'autre de ces instruments. « Le Grec voulait, comme aujourd'hui l'homme sans culture musicale, entendre des airs connus ou du moins faciles à rete-

[1] ANTOINE COURT, *Mémoires*, publiés par Edmond Hugues, p. 79. Toulouse 1885.

[2] Les ἰδιῶται des v. 23-24 sont des gens du dehors qui assistent à l'assemblée en qualité d'*hospites*, de curieux, à côté des ἄπιστοι plus ou moins hostiles. Ici ἰδιώτης se dit par opposition, non à la communauté elle-même, mais à la catégorie des πνευματικοί.

nir; autrement la musique ne lui disait rien[1]. » Dès lors la comparaison est naturelle : A quoi bon jouer d'un instrument à vent ou à cordes, quand il n'y pas de mélodie à saisir? A quoi bon écouter les glossolales, s'ils n'expriment rien d'intelligible? De même la trompette, cet instrument éclatant entre tous, retentit bien inutilement aussi longtemps que ce n'est pas pour émettre un signal précis, dont le sens convenu n'échappe à personne (comparer 13 : 1). Et s'adressant directement aux virtuoses de la glossolalie : *Vous pareillement*, s'écrie l'apôtre, *si avec votre langue vous ne donnez pas une parole distincte, comment comprendra-t-on ce que vous dites? Vous ne ferez que parler en l'air !* (14 : 9.) En un style plus américain, Le Baron dira la même chose : « Un discours déifique, mais incompréhensible, m'indiffère autant que le hennissement d'un poney[2]. »

Une autre analogie est empruntée à la diversité des idiomes humains. La glossolalie a le défaut d'être aussi énigmatique pour ceux qui l'entendent, que le langage d'un Ethiopien, d'un Germain ou d'un Scythe, pour d'authentiques Achéens. *Il y a dans le monde je ne sais combien d'idiomes différents, et aucun n'est dépourvu de sens ; si donc je ne connais pas la valeur* [des mots] *d'un idiome, je serai un barbare pour celui qui le parle, et celui qui le parle sera un barbare pour moi* (v. 10-11). Il y a dans le rapprochement de φωνή et de ἄφωνος un jeu de mots impossible à traduire. L'idée, — pas exprimée très clairement d'ailleurs, — est celle-ci : le propre d'une langue, c'est de se composer de sons offrant un sens intelligible ; donc une langue que j'entends sans la comprendre n'en est pas une pour moi ; je suis étranger pour celui qui la parle et réciproquement[3].

C'est aussi l'inintelligibilité de la glossolalie qui fournit le *tertium comparationis* dans la citation scripturaire 14 : 21 : *Il est écrit dans la Loi*[4] *: C'est par des hommes au langage*

[1] THEOLOGUS [CLEMEN], *Preuss. Jahrb.*, art. cité, p. 229.

[2] Art. cité, page 288.

[3] Cf. Ovide, *Trist.* V, 10, 37 : *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor ulli.*

[4] C'est-à-dire dans l'Ancien Testament, cf. Rom 3 : 19 ; Jean 10 : 34, etc.

étranger, c'est par des lèvres étrangères que je parlerai à ce peuple, et même ainsi ils ne m'écouteront pas, dit le Seigneur. Dans le texte original d'Esaïe (28 : 11-12), que Paul cite d'une manière qui n'est conforme ni aux LXX ni à l'hébreu, l'idée de langage étranger apparaît seulement pour déterminer la nature du châtiment annoncé, lequel doit consister en une invasion étrangère. L'exégèse rabbinique de Paul fait porter toute la comparaison sur la différence des idiomes : le prophète annonce un langage que ne pourront comprendre ceux qui l'entendront ; or, la glossolalie est incompréhensible, donc c'est à elle que les paroles du prophète s'appliquent. Et l'apôtre tire de là cette conclusion assez ambiguë : *De sorte que les langues*, c'est-à-dire les phénomènes glossolaliques (*αἱ γλῶσσαι*), *sont un signe non pour les croyants mais pour les incrédules, tandis que la prophétie* [en est un] *non pour les incrédules mais pour les croyants* (v. 22). Veut-il parler, comme l'admet Chrysostome, d'un signe pour la conversion des païens ? Non, car le v. 23 décrit un effet absolument contraire. Veut-il dire que la glossolalie est un signe pour les incroyants en tant qu'elle fait éclater leur incroyance, qu'elle fournit à celle-ci l'occasion de se manifester décisivement[1] ? Peut-être ; cependant ce n'est pas d'incrédules endurcis ou à endurcir qu'il est question au v. 24, puisque l'intervention de la prophétie doit les amener à la foi. Entend-il simplement montrer que la glossolalie, préfigurée par ce langage dont l'envoi fut un jugement de Dieu, est une messagère de confusion dont le peuple chrétien n'a pas à s'éprendre ? C'est possible encore, quoique une telle appréciation jure décidément un peu avec les passages qui font du parler en langues un charisme, un don de l'Esprit, bon au moins pour l'édification privée. Au reste cette argumentation artificielle cède vite le pas à des considérations d'un intérêt plus concret, au suggestif parallèle établi entre la glossolalie et la prophétie au point de vue de l'impression produite par ces deux charismes sur les non-

[1] Comp. le « signe de Jonas » (Mat. 12 : 38-39).

initiés : le premier leur est un sujet de scandale ou de dérision, le second les touche, les illumine, les convertit v. 23-25.)

Dangereuse pour les païens, inutile pour les croyants (*si je viens chez vous parlant en langues, en quoi vous serai-je utile?* 14 : 6), telle apparaît à Paul la glossolalie non interprétée. C'est pourquoi, tout en ne proscrivant pas ce don mystique, tout en se félicitant même de l'avoir reçu pour son compte (v. 18), il estime qu'on fait mieux de ne pas l'exercer en public (v. 19, 28), à moins toujours qu'une interprétation immédiate n'intervienne (v. 5, 27). Plutôt cinq paroles raisonnables, pour instruire les autres, que dix mille paroles auxquelles on ne comprend rien !

Tout comme l'apôtre, les Corinthiens savent à quoi s'en tenir quant à l'inintelligibilité native du parler en langues. Mais ce fait, qu'ils ne contestent pas, ne leur paraît pas constituer un vice rédhibitoire. Au contraire, leur prédilection pour la glossolalie achève par là de s'expliquer. Si l'inspiré n'est pas compris des autres hommes, bien plus, si la plupart du temps il ne se comprend pas lui-même, n'est-ce pas la meilleure preuve qu'il ne dit rien qui ne vienne de l'Esprit ? Ici encore, l'identité de sentiment est remarquable entre la superstition païenne et le christianisme insuffisamment éclairé des néophytes de Corinthe. Plutarque rapporte qu'autrefois les oracles de la Pythie étaient émaillés de « vers épiques », de « mots étranges », de « périphrases », d'« obscurités ». S'il n'en est plus ainsi, dit-il en substance, c'est que le dieu a prescrit à la prophétesse de s'assujettir aux règles du langage intelligible et persuasif, « de parler à ceux qui la consulteraient comme les lois parlent aux cités, comme les rois parlent aux peuples, comme les maîtres parlent aux disciples qui les écoutent » (*De Pyth. or.* 24. 406). C'est exactement ce que Paul cherchait à obtenir des glossolales corinthiens, dont le point de vue trouve sa parfaite expression dans ce passage de Jamblique : « Ceux chez qui la possession divine est complète *laissent échapper des paroles dont ils n'ont pas l'intelligence*, mais que leur bouche profère dans

un transport ; ainsi tout ce qui est à l'homme ne fait qu'obéir docilement à la puissance dominatrice du dieu » (*De myst. Egypt.* III, c. 8). Edouard Irving n'en jugeait pas autrement. A l'occasion des manifestations glossolaliques, incompréhensibles et tumultueuses, qui s'étaient produites à Londres dans la communauté presbytérienne dont il était le pasteur (1831-1832), il écrivait que sans ce caractère d'incompréhensibilité, qui est le propre du parler en langues, « rien ne prouverait que c'est bien l'Esprit saint qui parle, et non pas un homme[1] ». Plus près de nous encore, dans la petite publication mensuelle *die Heiligung*, le pasteur Paul, de Steglitz, près Berlin, énonce des considérations encore plus typiques sur le même sujet. Ayant reçu successivement, à ce qu'il raconte avec force détails, le don de glossolalie et le don de prophétie, il attribue au premier sinon la supériorité, — ce qui le mettrait en contradiction par trop flagrante avec son homonyme l'apôtre des Gentils, — du moins un rôle pédagogique hautement nécessaire : « Quand quelqu'un est destiné à prophétiser de la manière que j'ai appris à connaître, il faut que Dieu puisse mouvoir la bouche de cet homme comme jadis la bouche de l'ânesse de Balaam. L'ânesse ne comprenait rien aux mots qu'elle prononçait, elle disait seulement ce qu'elle devait dire. *Il est dangereux d'avoir à exprimer des choses que l'on comprend. On est trop facilement enclin à y mêler ses propres pensées.* Cela peut arriver avec la meilleure volonté. C'est pourquoi Dieu prépare ses prophètes de telle sorte qu'ils s'expriment exactement comme l'Esprit leur donne de le faire. Le parler en langues étrangères est pour cela une bonne école. Chacun apprend de la sorte à ne rien énoncer que de conforme aux mouvements de sa propre bouche. *On parle sans savoir ce qu'on dit, on se borne à suivre les positions que la bouche prend*[2]. »

Si des chrétiens du dix-neuvième et du vingtième siècle peuvent être de ce sentiment-là, il n'est pas étonnant que des Corinthiens, à peine sortis du paganisme, aient considéré

[1] Cité par ROSSTEUSCHER, *op. cit.*, p. 256.

[2] *Die Heiligung*, p. 6, déc. 1907.

comme l'inspiré par excellence celui qui proférait des sons dont le sens n'était pas compris. Ce langage n'est pas seulement « pneumatique » par les conditions dans lesquelles il se produit, par le caractère d'automatisme que revêtent ses manifestations. Il porte en lui-même la marque de sa provenance : ce n'est pas une parole humaine, mais un langage *propre à l'Esprit.*

III

De la diversité des manifestations glossolaliques.

Inintelligible, la glossolalie corinthienne l'est donc par définition. Mais à quoi tient cette inintelligibilité caractéristique? Et comment, enfin, faut-il se représenter ce langage que nul ne comprend ?

Ce n'est pas à des langues *étrangères,* — inconnues à Corinthe mais en usage dans d'autres peuples, — que l'auteur apostolique a pensé. Il n'est plus nécessaire, aujourd'hui, de le démontrer bien longuement. Paul oppose la glossolalie à la prophétie, à la gnose, à tout discours compréhensible et raisonnable (14 : 6, 19 et pass.), et non point à la langue maternelle de l'inspiré. La seule « interprétation » dont il parle, c'est celle qui procède d'un privilège charismatique (12 : 10, 30 ; 14 : 13, 26), alors qu'il serait pourtant naturel, s'il s'agissait de langues usitées dans le monde, de prévoir la simple éventualité d'une traduction donnée par quelque assistant polyglotte. En outre, si ce sont des idiomes exotiques, mais existants, qu'emploient intempestivement les glossolales, comment concevoir que Paul leur prescrive de réserver leur charisme pour l'édification privée (14 : 28), au lieu de leur dire d'attendre que l'occasion se présente d'édifier des étrangers? Enfin, on ne compare pas ce qui est identique. Paul établit un rapprochement entre la glossolalie et une langue étrangère, *en tant que celle-ci n'est pas comprise* (14 : 10-11, 21). Là s'arrrête le rapport, et la comparaison même suppose que les deux notions ne se recouvrent pas. Pour s'exprimer comme il le fait, il faut que l'apôtre n'envisage pas la possi-

bilité d'identifier le langage des glossolales avec l'idiome d'un pays quelconque, ou tout au moins n'ait jamais vu le cas se présenter. Aussi bien, à partir des travaux de Bardili[1] et de Eichhorn[2], l'exégèse qui faisait du λαλεῖν γλωσσαῖς des Corinthiens un phénomène de *xénoglossie*, a-t-elle été de plus en plus abandonnée. (Cela soit dit, d'ailleurs, sans rien préjuger en ce qui concerne Actes 2, et sans exclure l'apparition éventuelle d'expressions étrangères au milieu des élucubrations verbo-automatiques des glossolales.)

Si l'on veut aller au delà de cette conclusion négative, il importe de tenir compte de l'expression γένη γλωσσῶν (litt. *sortes de langues*), sous laquelle la glossolalie est introduite dans l'énumération des dons de l'Esprit (12 : 10, 28), et qui signifie à n'en pas douter que ce charisme *était susceptible de varier suivant les individus et suivant les cas.*

D'après Holsten, cette diversité se manifeste dans la mesure où le commentaire de *l'interprète* permet de reconnaître dans une γλῶσσα donnée soit une prière, soit une action de grâce, soit un psaume. Ainsi la glossolalie serait elle-même uniforme, et ne varierait que par son contenu, dont l'interprétation déterminerait diversement la nature[3]. Remarquons d'abord que, malgré la fréquence naturelle de diverses formes de l'adoration dans les paroles de l'extase, d'autres catégories doivent être ajoutées à celles que représentent les verbes προσεύχεσθαι, ψάλλειν, εὐχαριστεῖν et εὐλογεῖν. Les émissions glossolaliques interprétées ne sont pas toujours des invocations et des hymnes, mais souvent aussi des déclarations prophétiques, de pieuses exhortations, etc.[4] Ensuite, est-il exact que la différenciation de ces divers groupes

[1] BARDILI, *Significatus primitivus vocis προφητης ex Platone erutus cum novo tentamine interpretandi I Cor. cap. XIV*, Gottingæ 1786.

[2] EICHHORN, *Allgemeine Bibliothek der biblischen und morgenländischen Literatur*, I, Leipzig 1787, p. 91-108. — *Ibid.* p. 775-781 ; II, p. 757-859 ; III, p. 322-330.

[3] HOLSTEN, *Evangelium des Paulus*, I, p. 371, note.

[4] Cf. CARRÉ DE MONTGERON, *La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Paris*. t. II, *Idée de l'état des convulsionnaires*, p. 72-73. Utrecht 1777. — HOHL, *op. cit.*, p. 150. — Pastor PAUL, *Heiligung*, p. 5. déc. 1907.

dépende exclusivement de la ἑρμηνεία γλωσσῶν ? Tertullien parle, il est vrai, de *l'interpretatio* comme de la condition moyennant laquelle la nature de la *lingua*, — « psaume, vision » ou « oraison », — peut être tirée au clair (*adv. Marc. V, 8*). Mais d'autre part, le passage même sur lequel Holsten s'appuie (1 Cor. 14 : 14-15) oppose le psaume et la prière τῷ πνεύματι au psaume et à la prière τῷ νοΐ, sans qu'il en résulte nécessairement que ceci soit la reproduction de cela en langage ordinaire et que la distinction entre deux sortes de manifestations glossolaliques soit subordonnée à cette opération de transposition. En fait, indépendamment même de la différence élémentaire entre la parole et le chant, — le ton, le rythme, l'expression diffèrent souvent d'une glossolalie à l'autre, de sorte qu'il est possible, en l'absence de toute traduction, de dire avec quelque vraisemblance : le sujet prie, rend grâces, exhorte, console ou réprimande. Nous lisons dans la brochure *Trois jours à Gross-Almerode :* « Une émission de quelque longueur, qui demeure sans interprétation, est envisagée par l'assistance comme un hymne à la gloire de Dieu. Dans le chant en langues également l'étranger pressent le caractère de la louange à l'expression d'allégresse des sons qu'il entend[1]. » De même la solennité impressive ou l'ardente vivacité de l'accent fera rattacher telle glossolalie, non interprétée, au genre prophétique ou exhortatif. Un témoin des débuts de l'irvingisme s'exprime comme suit à propos d'une improvisation glossolalique de l'inspiré J. Mac Donald : « Il se leva, nous de même, et il nous adressa à haute voix, d'un ton très solennel, un discours en langues assez long[2]. » Des phrases anglaises suivirent. Furent-elles regardées comme l'interprétation de ce discours ? Cela n'est pas dit et peu importe ; ce qu'il y a de sûr, c'est que nul n'aurait songé à prendre ce discours, interprété ou non, pour une prière : il s'adressait aux assistants.

Mais nous croyons que l'expression γένη γλωσσῶν implique autre chose encore qu'une distinction relative au contenu de

[1] Büsching, *op. cit.*, p. 8.

[2] Cité par Rossteucher, *op. cit.*, p. 220.

la glossolalie et à son rôle dans le culte. De même que les langues existantes, mentionnées à titre comparatif (γένη φωνῶν 14 : 10) diffèrent extérieurement entre elles, abstraction faite de toute question de sens, de même il y a lieu de penser que les manifestations glossolaliques de Corinthe présentaient des différences de forme, d'apparence verbale. Ici du reste, plus encore que partout ailleurs, l'exégèse a besoin pour sortir du vague de l'appoint documentaire que les observations modernes lui fournissent très à propos.

IV

Des principaux types de glossolalie. Description et classification[1].

Si nous laissons provisoirement de côté, pour la commodité de l'exposition, ce qui doit se ranger plutôt sous la rubrique *xénoglossie*, nous nous trouvons encore en présence de trois types glossolaliques, parfaitement distincts malgré la multiplicité des combinaisons auxquelles ils se prêtent. Ce sont les trois degrés d'une progression qui va des formes les plus éloignées aux formes les plus rapprochées de ce que nous appelons langage organisé ou *parole :* sons inarticulés, — sons articulés qui simulent des mots, — mots fabriqués, néologismes.

1. *Phonations frustes.* — Chez beaucoup de glossolales, surtout au début de leurs automatismes, on constate des émissions de simples bruits vocaux. Parfois tout le phénomène se réduit à ces phonations inarticulées, qui d'ailleurs peuvent être aussi le prélude de la prophétie extatique. Ainsi les discours et les chants des *roestar's* de Suède succédaient en général à des séries de *sons inarticulés*. Et il y avait des individus chez qui ce stade prémonitoire n'était pas dépassé[2].

On ne saurait naturellement caractériser en bloc, ni ramener à une interprétation psychologique uniforme, les in-

[1] Cf. E. Lombard, *Essai d'une classification des phénomènes de glossolalie.* Extrait des *Archives de psychologie*, t. VII, n° 25, juillet 1907.

[2] Ideler, *op. cit.*, p. 227.

nombrables exemples d'émissions vocales brutes qui précèdent la glossolalie articulée et parfois la remplacent, — cris, hoquets, soupirs, murmures, vagissements, voire sifflements et grincements. Sans compter qu'il est déjà difficile, quand on a affaire à des sons émis d'une voix faible et étouffée, — et c'est souvent le cas, — de distinguer ce qui n'est pas articulé du tout de ce qui est articulé peu ou mal, balbutié. « J'émis alors quelques sons, à la façon d'un enfant qui balbutie », dit le Révérend Street, racontant comment le parler en langues a débuté chez lui[1]. Il semble qu'ici, et dans nombre d'autres observations, la subconscience du sujet ait en quelque sorte à faire l'apprentissage de la parole. C'est le langage automatique qui s'essaie, tout comme l'écriture s'ébauche dans les premières et informes velléités graphomotrices de certains médiums. Bon nombre de ces manifestations *pro-glossolaliques* offrent un caractère particulièrement discordant, qui paraît en rapport avec la difficulté spéciale qu'éprouve l'appareil phonateur à s'adapter aux exigences du parler automatique. Ce sont comme les couacs de l'organisme récalcitrant. Rappelons les hoquets, les soupirs, les bruits gutturaux de Mlle Smith au commencement de ses scènes d'incarnation. Cette résistance d'ailleurs n'apparaît pas seulement lorsque l'automatisme qui s'installe comporte une altération notable du timbre et de l'accent. Elle peut être, en tout état de cause, la conséquence et la traduction physiologique de l'effort tenté par la volonté consciente pour maintenir ses droits. M. Büsching a observé à Almerode des symptômes qu'il décrit et explique comme suit: « Le parler en langues s'annonce par un *sifflement*, un *grincement* particulier; souvent on entend des *murmures*. Tout cela provient de ce que le sujet, pour ne pas troubler l'ordre en interrompant peut-être une prière non achevée, refoule de force l'impulsion intérieure, résiste au *travail involontaire des poumons et des organes de la parole*[2]. »

Mais le plus souvent encore, le genre fruste, — quoique non pas nécessairement cacophonique, — des phonations

[1] *Die Heiligung*, p. 7, novembre 1907. — [2] Büsching, *op. cit.*, p. 7.

émises, est dû au fait qu'elles servent d'expression directe à des états essentiellement affectifs (il va sans dire que ces diverses causes peuvent coexister). Les témoins du Réveil gallois insistent sur la grande abondance d'exclamations qui, partant de l'assemblée, interrompaient les prières et les allocutions. C'étaient en partie de ces *yes Lord! hear, hear! Amen!* dont on est fort prodigue dans les pays anglo-saxons et qui tantôt semblaient lancés par pure habitude, tantôt témoignaient d'une *profonde participation intérieure*, d'une intime *rumination*. C'étaient aussi des *ah! oh!* répétés, des *gémissements*, des *soupirs*, même des *grognements* ou plaintifs ou joyeux suivant les cas et sous lesquels on sentait « une grande profondeur affective[1] ». Même dans un pays aussi peu démonstratif que la Suisse romande, il arrive qu'on entende, au cours d'une réunion conduite selon le mode revivaliste, de ces pieuses éjaculations dont le formalisme s'est emparé, mais qui sont trop inattendues chez certaines personnes, contrastent trop avec leur maintien habituel, pour ne pas dénoter chez elles quelque rupture d'équilibre psychologique. Entre ces états de simple surexcitation émotive, et les cas où l'envahissement de tout le champ de la conscience par une émotion joyeuse ou pénible, se manifeste sous forme de véritables réflexes vocaux, il existe tant de degrés et de nuances que la limite est pratiquement impossible à fixer. Bien des chrétiens ont gémi sur leurs transgressions, — gémi au propre, — sans qu'il y ait là autre chose de leur part qu'une sorte de métaphore en action. Cependant, sous l'influence de l'auto-hypnotisation contemplative ou de cette contagion mentale, si fréquente dans les assemblées religieuses, qui agit par unification et simplification, il arrive que l'idée de péché se réduise entièrement à l'idée ou plutôt à l'image de douleur, devienne une douleur, *la* douleur, un état cénesthésique confinant à la souffrance physique[2] et bien de

[1] HENRI BOIS, *op. cit.*, p. 303 et suiv. — Lettre particulière du regretté JEAN DE ROUGEMONT, auteur de la brochure *Eindrücke über die Erweckung in Wales*, Basel 1906.

[2] Cf. MURISIER, *Les maladies du sentiment religieux*, Paris. 1901, p. 55.

nature à ce que l'on puisse dire, cette fois, que les gémissements du pénitent lui sont positivement *arrachés*. On a entendu beaucoup de *cris* dans les derniers Réveils de Norvège et d'Allemagne, et le journal *Sabbathklänge* cite à ce propos la réflexion suivante d'un témoin : « Que des gens aient crié, cela se comprend, *tout comme il est compréhensible que l'on crie dans les souffrances corporelles*. C'est le repentir qui fait éclater, comme un faible vase de terre, le cœur du pécheur [1]. » De même, la joie du salut et de l'adoption divine peut devenir, pour le « converti » qui s'y abandonne, un bien-être intense, dégagé de tout alliage extra-affectif, une impression de soulagement, de plénitude, d'euphorie, qui donne lieu à des émissions phoniques appropriées, quoique certaines de ces manifestations tiennent autant, par leur impétuosité quasi-animale, de la fureur qui s'exhale que de l'allégresse qui s'épanouit. On a là une régression du langage religieux vers des procédés expressifs qui furent ceux probablement de l'homme ancestral, comme ils sont aujourd'hui encore ceux de l'enfant [2]. A côté des sons où le mécanisme verbo-automatique s'ébauche comme tel, les interjections et cris divers dont nous venons de parler, simples extériorisations émotionnelles, peuvent passer à ce titre même pour des symptômes glossolaliques primitifs, pour un λαλεῖν τῷ πνεύματι avant la lettre, puisque la glossolalie, dans l'ensemble de ses manifestations, représente une tentative de restaurer la parole humaine sur des bases affectives nouvelles.

2. *Pseudo-langage*. — Dans cette catégorie, l'articulation des sons, la différenciation phonique ne fait plus défaut. Le ou les sujets semblent parler réellement, c'est-à-dire se servir de termes donnés pour exprimer des idées déterminées. On a l'impression d'un idiome inconnu, employé avec correction

[1] *Die Sabbathklänge*, 9 février 1907, p. 86. Il est intéressant de constater d'identiques symptômes, — cris, sanglots, clameurs, — chez les chrétiens indigènes de Lourenzo-Marquès. Cf. PAUL BERTHOUD, *La mission romande à la baie de Delagoa*, Lausanne 1888.

[2] Cf. G. BALLET, *Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie*, Paris 1886, p. 3. — VICTOR HENRY, *Le langage martien*, Paris 1901, p. 143.

et avec suite : bien plus, on peut croire dans certains cas qu'il s'agit de plusieurs langues, ayant chacune ses formes caractéristiques, son type particulier. Voici ce qu'écrivait, par exemple, à son retour d'Ecosse, un membre de la communauté d'Irving, délégué pour étudier sur place les faits qui n'allaient pas tarder à se reproduire à Londres : « Au bout d'un certain temps, il nous fut possible de distinguer si l'aîné des Mac-Donald parlait dans une langue ou dans l'autre.... Une fois il se fit entendre pendant bien vingt minutes, et avec une énergie d'expression qui me permit de faire maintes observations sur les mots qu'il prononçait.... Plusieurs fois, j'ai remarqué qu'il employait le même radical avec des terminaisons variables.... Une seule fois il me resta des doutes quant à la question de savoir si les sons inconnus que je percevais étaient une langue ou une juxtaposition inorganique d'émissions vocales ; ce fut le premier soir, quand la servante de Mac-Donald se mit à parler.... La même personne parla d'ailleurs en d'autres circonstances d'une manière différente, conforme selon toute apparence aux lois du langage organisé.... Il nous apparut, avec une évidence toujours plus grande, que les sons proférés en notre présence se reliaient entre eux, formaient des phrases[1].... » Dans une note tout à fait concordante, l'auteur de *Trois jours à Gross-Almerode* écrit : « On a nettement l'impression d'entendre différentes langues étrangères, différentes par l'accent, l'abondance des voyelles, etc. Ce ne sont en aucune manière des simples sons inarticulés [il s'agit ici de la glossolalie proprement dite, que M. Büsching distingue soigneusement de bruits vocaux qui précèdent]. Les mêmes individus ne parlent pas toujours selon le même type de langue[2]. »

Mais tout cela ne prouve pas qu'on ait affaire à d'authentiques organismes verbaux. M. Büsching confesse n'avoir pu discerner des langues vivantes dans ce qu'il entendait, mais il s'en prend modestement à l'insuffisance de son bagage philologique. La relation irvingienne, précédemment citée,

[1] Cité par ROSSTEUSCHER, p. 221-222.

[2] BÜSCHING, p. 8.

est d'un homme versé en philologie ; on y remarque néanmoins cet aveu significatif : « *Jamais je ne pus rapporter deux mots de suite à une langue connue de moi.* » A propos des manifestations dont il fut témoin à Londres, M. Hohl déclarait que « personne encore n'a compris et expliqué ces sons étranges, quoique déjà ils aient été entendus par des gens des pays les plus divers et doués des connaissances linguistiques les plus étendues [1]. » La jeune Ecossaise qui fut, en 1831, l'initiatrice du renouveau charismatique dont l'irvingisme se réclame, Miss Mary Campbell, obtint après ses émissions à haute voix des glossolalies écrites qu'on soumit à des linguistes fort experts ; ceux-ci ne parvinrent à y reconnaître aucun idiome existant [2]. Le Baron raconte qu'il abandonna ses expériences faute d'avoir pu, malgré les recherches les plus persévérantes, ramener à une langue connue ses bizarres élocutions [3].

Et non seulement les élucubrations de cette catégorie défient toute sérieuse tentative d'identification philologique, — ce qui laisserait la porte ouverte à l'hypothèse d'un langage nouveau, extra-terrestre, produit immédiat de l'inspiration [4], — mais elles ont pour caractéristique commune de ne signifier en réalité rien. *Un jargon dénué de sens, affectant chez certaines personnes l'apparence d'un véritable discours :* telle est, en effet, la définition du pseudo-langage glossolalique, qui entre pour une proportion très forte dans la totalité des glossolalies observées scientifiquement. Il arrive que le sujet ait le sentiment de comprendre ses émissions phoniques, ou croie recevoir après coup la faculté de les traduire. Mais on cherche en vain une correspondance logique et constante entre les sons, si bien articulés soient-ils, et les idées qu'ils sont censés exprimer.

Rien n'est plus fastidieux que la transcription de ces assemblages de syllabes sans suite et sans nom. Nous citerons cependant pour plus de précision trois échantillons du genre, l'un de provenance irvingienne, l'autre pris au hasard parmi

[1] HOHL, p. 155. — [2] MILLER, *op. cit.*, p. 61. — [3] LE BARON, art. cité, p. 295.
[4] Cf. ROSSTEUSCHER, p. 218.

tous ceux qui figurent dans l'auto-observation de Le Baron, le troisième emprunté au récit très circonstancié que le pasteur Paul fait de ses expériences en ce domaine.

a) Hippo-gerosto hippos booros senoote
Foorime oorin hoopo tanto noostin
Noorastin niparos hipanos bantos boorin
O Pinitos eleiastino halimungitos dantitu
Hampootine farimi aristos ekrampos
Epoongos vangami beresossino tereston
In tinootino alinoosis O fustos sungor O fuston sungor
Eletanteti eretine menati [1].

b) Intelete te intelute. Bule te skuru te sinte omkoton. Stinte te lete ode tinka ong. Lepe lute impe sute compo intope. Lute su empri. Lute lu lelee inkapon. Instute te binkalong te pelee te obde de pere. Bolotele te sinte. Inde tere somte compo. Peme to stimele inkepe. Surume tome lete skuru. Istepe tompo dere ombo luto lutoston. Amen Ra, Amen Ra, Amen Ra [2].

c) Schua ea, schua ea
O tschi biro tira pea
akki lungo ta ri fungo
u li bara ti ra tungo
latschi bungo ti tu ta [3].

Ce que l'on peut dire de l'un de ces trois spécimens pris à part, on peut le dire aussi des deux autres. Il y a là des bribes verbales de toute origine, voire des mots entiers reconnaissables, dont la présence ne rend d'ailleurs pas le contexte plus intelligible. Il est intéressant de rapprocher du texte *b* ci-dessus la traduction que Le Baron en obtint. Ce n'est, comme on va le voir, qu'une pseudo-traduction.

The book of the past is not the book of the love! It is the song of the sadness! The great light has come to help the darkness! Love is emperor! Love is the light of the darkness! The home of the poor is the palace of love! All the light is love! All the earth shall be light! All the light shall be darkness! The love of all things shall be the light of all things! Pure light.

[1] KÖHLER, *Het Irvingism*. Cité par SCHWARZ, *Theologische Studien und Kritiken*, 1877, p. 369.

[2] LE BARON, art. cité, p. 291. — [3] *Die Heiligung*, p. 3, novembre 1907.

D'emblée on remarque que les sons inconnus et les mots anglais qui doivent les traduire ne se correspondent pas logiquement. Il doit y avoir quelque rapport entre *Lute su empri* et « Love is emperor ». Mais encore ces mots-ci forment-ils la quatrième phrase de la traduction, et ceux-là la cinquième du texte. Au reste *lute*, dont on serait tenté de faire l'équivalent de « love, » amour, n'apparaît que trois fois [1] quand « love » vient six fois. De même le mot *light*, lumière, répété à satiété dans la traduction, ne donne pas lieu aux répétitions parallèles qu'on attendrait. Impossible de dire pour quelle raison les vocables *skuru* et *compo* reviennent chacun deux fois, car on ne voit pas à quoi ils répondent. Quant à la triple finale *Amen Ra, Amen Ra, Amen Ra,* elle n'est là évidemment que pour donner une note d'emphase hiératique, et ne laisse aucune trace dans la traduction. Ajoutons qu'un au moins des textes de Le Baron (fragment d'un poème de 272 vers) est accompagné d'une version anglaise juxtalinéaire :

Edete pelute kondo nedode
I have been looking, looking for day light
Igla tepete kompto pele.
Ages have flown and the years have grown dark[2].

Et ainsi de suite. Mais cette symétrie extérieure ne fait que rendre plus manifeste l'impossibilité de rapporter authentiquement les sons aux sens.

L'auteur déjà cité du rapport sur les émissions glossolaliques des Campbell, Mac Donald et consorts, déclarait ceci : « J'ai la conviction qu'un pur baragouin, un assemblage de sons dépourvus de sens, ne peut faire l'illusion d'un langage à une personne au courant des lois de la formation linguistique, à moins que ce verbiage ne soit contrefait d'après une règle analogue à ces lois[3]. » C'est dans cette réserve que gît

[1] On arrive à six en comptant inte*lute*, *lut*o et *lut*oston ; mais, au premier vers du texte poétique ci-après, pe*luet* n'amène nullement le sens « amour ».

[2] Art. cité, p. 294.

[3] ROSSTEUSCHER, p. 222.

toute la formule du phénomène, pourvu toutefois qu'on distingue bien la simulation consciente, délibérée, des innocentes manigances infrapsychiques, dont le moi conscient des glossolales peut être dupe le tout premier. Quelqu'un qui veut faire semblant de parler un idiome inconnu se conforme toujours, bon gré mal gré, à certaines lois ou caractères extérieurs du langage raisonnable. D'abord la recherche la plus attentive de l'inédit linguistique n'empêche pas qu'on retombe à chaque instant dans la reproduction textuelle ou à peine défigurée des clichés verbaux dont la mémoire est pleine, mots de la langue maternelle ou vocables étrangers retenus peut-être sans avoir été compris. Ensuite il est de fait que moins les sons offrent de signification à l'esprit, plus l'on est enclin à les ressasser avec de légères variantes; on s'en tient à deux ou trois procédés de contrefaçon, et cette uniformité décore à peu de frais des émissions philologiquement inexistantes d'un air de cohérence, de conformité à un type ou à une règle.

Que l'on se reporte aux spécimens transcrits plus haut: Chacun a ses combinaisons, ses formes favorites. On conçoit que des textes aussi différents de tonalité et d'allure, débités successivement, impressionnent l'oreille comme pourraient le faire des idiomes distincts. Et de tels exemples suffisent à montrer comment le simple et machinal retour de certaines syllabes, les allitérations et les assonances si nombreuses dans les jargons enfantins[1], les variations complaisamment exécutées sur le thème d'un pseudo-mot bien réussi, peuvent simuler *grosso modo* des flexions, des déclinaisons, des formations par suffixes et par préfixes: *booros-boorin-oorin, fustos-fuston, lute-luto-lutoston, tschi-latschi, lungo-fungo-bungo*. Voir aussi, dans d'autres textes que ceux qui figurent plus haut: *igla-igme-igde, kondo-odkondo-pekondo* (Le Baron); *tori-torida, kanka-tanka-fanka* (pasteur Paul). A propos des nombreux échantillons prétendus poétiques, exactement

[1] Cf. STUMPF, *Eigenartige sprachliche Entwickelung eines Kindes*, Zeitschrift für pädagogische Psychologie und Pathologie, III, 6 déc. 1901 (voir p. 429, 431 et passim); HENRY, *op. cit.*, p. 33.

rythmés et copieusement rimés, que d'aucuns envisagent comme des exemples particulièrement probants de difficulté vaincue, il ne faut pas oublier que si l'improvisation en vers demande une virtuosité exceptionnelle quand on opère avec des mots réels dont l'assemblage doit signifier quelque chose, le rythme et la rime facilitent au contraire l'émission pseudo-verbale en procurant à la fantaisie en œuvre des repères et des repos.

3. *Fabrication verbale, glossopoièse.* — Enfin, au sommet de l'échelle glossolalique, ces assemblages de syllabes sans signification font place à de véritables *élaborations néologiques*, à des mots forgés, d'une valeur représentative constante. Il y a naturellement une infinité de cas intermédiaires et mixtes. De même qu'au milieu ou à la suite d'émissions phoniques amorphes peuvent surgir des pseudo-mots nettement articulés, de même de véritables néologismes peuvent se mêler à des élocutions pseudo-verbales ou leur succéder. La langue martienne de Mlle Smith, si remarquablement consistante et cohérente, débuta par un galimatias désordonné, dont on ne put jamais obtenir la signification et qui n'en avait probablement aucune[1]. D'autre part on voit des formes verbales à signification fixe émerger sur un fond de pseudo-langage bien caractérisé. Les phonèmes *ea* et *tu* qui revenaient souvent dans les glossolalies du pasteur Paul prirent pour lui le sens respectif de « Jésus » et « Dieu[2]. » Des néologismes d'origine subconsciente peuvent aussi apparaître dans un contexte en langage ordinaire, ou tout à fait isolément. Le *Tartara! Tartara!* que vociféraient les prophètes du Vivarais en marchant à la rencontre des troupes royales, est un de ces mots qui jaillissent du sous-sol mental et qui s'imposent, sans qu'on sache trop pourquoi, comme seuls capables de dénommer un être ou une chose, de donner corps à un sentiment. Celui-là passait pour la malédiction inspirée qui allait mettre en fuite un ennemi puissant et

[1] Cf. FLOURNOY, *op. cit.*, p. 151-152, 193, et l'échantillon transcrit p. 149: *mitchma mitchmou minimi tchouanimen mimatchineg*, etc.

[2] *Die Heiligung*, p. 2-3, novembre. 1907.

odieux; il a bien l'air de ce qu'il signifiait pour les énergumènes qui le proféraient en soufflant avec fureur[1].

On ne voit que rarement se former de véritables langues, des organismes verbaux assez riches pour fournir la matière de plusieurs phrases homogènes, assez constants dans la signification attribuée aux mots dont ils se composent pour se prêter à une authentique et objective *traduction*. Justinus Kerner donne des détails intéressants, malheureusement trop incomplets, sur la « langue intérieure » de Frédérique Hauffe, la Voyante de Prevorst[2]. A l'état de veille, cette langue était lettre morte pour elle; c'est à la faveur de son état *hémi-somnambulique*[3] qu'elle la parlait et l'écrivait, et cela, assure Kerner, avec une constance d'expressions qui permettait à ses auditeurs d'en acquérir peu à peu l'intelligence. Elle disait que cette langue, « analogue à celle qu'on parlait du temps de Jacob, » lui était innée (*liege von Natur in ihr*) et qu'une pareille existait à l'état latent chez tout homme. Elle prétendait aussi que les Esprits se servaient d'une langue semblable; il lui arrivait même, en somnambulisme, de converser avec eux. Ce n'était point d'après elle, une « langue de tête, » mais une émanation de la région épigastrique (Herzgrube), où elle plaçait le siège de la vie intérieure, nous dirions affective. Elle exprimait dans ce langage privilégié ses pensées les plus profondes, ses sentiments les plus intimes. Ce qu'elle voulait dire en allemand, dans ses moments d'hémi-somnambulisme, devait passer par une opération de traduction dont le résultat la satisfaisait mal. Les mots de sa langue à elle lui représentaient, en même temps que les choses, la valeur et la propriété des choses, ce que les mots ordinaires ne faisaient pas. Elle avait aussi des noms de personne dans lesquels s'exprimaient le caractère

[1] BRUEYS, *Histoire du fanatisme de notre temps*, Utrecht 1737, t. I, p. 175, 182, 190.

[2] KERNER, *op. cit.*, t. I, p. 220-223.

[3] Troisième degré d'une série divisée comme suit: 1° La veille apparente (état habituel de Mme Hauffe); 2° le rêve magnétique; 3° l'hémi-somnambulisme (*halbwacher Zustand*); 4° le somnambulisme (*schlafwacher Zustand*). Voir p. 180.

et la valeur de l'individu. Ainsi *Emelachan* avait pour elle la signification de toute une phrase: « Dein Geist ist ruhig und still, deine Seele ist zart, dein Fleisch und Blut ist stark, leicht brausen die beiden wie die Wellen im Meer, dann spricht das zart in dir : Komm und beruhige dich. »

Les expressions citées par Kerner sont les suivantes (plus deux ou trois noms propres et deux mots, *dalmachan* et *lichna*, dont la traduction n'est pas donnée) :

Alentana = Frauenzimmer; *bjat* = Hand; *chlann* = Glas; *handacadi* = Arzt ; (*pi*) *jogi* = Schafe (*pi* doit représenter l'article); *nochiane* = Nachtigall ; *Schmado* = Mond.

Bianna fina = vielfarbige Blume.

Un = zwei ; *quin* = dreissig ; *jo* = hundert.

Toï = was ; *moï* = wie ; *nohin* = nein.

O mia criss = ich bin ; *o mia da* = ich habe ; *mo li arato* = ich ruhe ; *bianachli* = ich bin in Seufzen (traduit ailleurs par « widriges Gefühl »); *bona finto girro* = man soll fortgehen ; *girro danin schado* = man soll da bleiben ; *optini poga* = du musst schlafen ; *o minio pachadastin* = ich bin eingeschlafen ; *posi anin cotta* = der Ring wird voll ; *o pasqua non ti bjat handacadi* = willst du mir nicht die Hand geben, Arzt ?

Il faudrait, pour juger du degré de fixité des rapports de sens, avoir un plus grand nombre de textes à comparer. Comme les deux phrases *optini poga* et *o minio pachadastin* doivent signifier respectivement « du musst schlafen » et « ich bin eingeschlafen », on s'étonne un peu de n'y pas trouver un mot ou fragment de mot dont la répétition corresponde au retour du sens « dormir ». Par contre le vocable *girro* est commun aux deux groupes *bona finto girro* et *girro danin schado ;* quoique placé une fois en queue et une fois en tête, il signifie sans doute « man soll », on doit, dans les deux cas. Trois exemples : *o minio pachadastin, o mia criss, o mia da,* paraissent établir que le son *o* tient lieu de pronom de la première personne, sans que nous voyions ce que représente la forme *mia,* ni quel en est le rapport avec *minio.* La locution *mo li arato* n'est pas forcément en contradiction avec la correspondance présumée *o* = ich ; on peut admettre une

différence de tournure en vertu de laquelle le cas du pronom ne serait pas le même dans l'original et dans la traduction, tout comme l'allemand dit « es geht *mir* besser » quand nous disons : *je* vais mieux. Il est permis de supposer l'inverse, avec quelque raccourci syntactique impossible à rendre littéralement, dans la phrase *o pasqua non ti bjat handacadi*.

En somme, l'auteur de toutes ces fantaisies néologiques semble bien pénétré de l'idée qu'une langue remontant si haut dans la préhistoire doit s'écarter de la manière la plus sensible des usages linguistiques de notre Occident dégénéré. Certains détails trahissent une recherche assez naïve de l'expression inattendue. Pour « zwei » par exemple, Mme Hauffe dira *un* (sans doute prononcé *oun*) c'est-à-dire substituera au nom de nombre allemand un autre d'origine étrangère, mais non pas justement le « deux » (ou *duo*, ou *due*) dont nul ne s'étonnerait. Même procédé avec *quin*, que chacun serait disposé à traduire « cinq » et dont elle a fait « trente ». Pareillement encore *toi* et *moi*, avec deux variantes de prononciation de la diphtongue *oi*, ont pris le sens de « wie » et de « was, » deux monosyllabes d'une tout autre signification, mais également de nature à « faire la paire », soit par leur parallélisme interrogatif, soit par le *w* initial qui leur est commun.

En fait de glossopoièse automatique, le cas d'Hélène Smith est ce que nous avons à la fois de plus remarquable et de mieux étudié[1]. Pris dans sa phase de maturité (années 1896-1899), le martien revêt quatre formes de manifestation qui reproduisent « le quatuor classique des modalités psychologiques du langage ». Les paroles martiennes, ou bien surgissent sous forme de sons qu'Hélène peut répéter ou noter (automatisme *verbo-auditif*) ; — ou bien sont proférées par elle et recueillies tant bien que mal par les assistants (automatisme *vocal*, hallucinations verbo-motrices d'articulation) ; — ou bien encore apparaissent en caractères exotiques devant les yeux d'Hélène qui les copie comme un dessin (auto-

[1] FLOURNOY, *Des Indes...*, p. 190-256, et *Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*. Extrait des *Archives de Psychologie*, t. I, nº 2, décembre 1901.

matisme *verbo-visuel*) ; ou bien encore sont tracées sur le papier par la main d'Hélène (automatisme *graphique*, hallucination verbo-motrice d'écriture).

De nombreux textes martiens sont reproduits par M. Flournoy. Les trois suivants donnent une idée suffisante de l'ensemble (les numéros sont ceux que portent les textes dans *Des Indes*) :

(9) *ané éni ké éréduté cé ilassuné té imâ ni betiné chée*
c'est ici que, solitaire, je m'approche du ciel et regarde la
durée.
terre.

(25) *dé véchi ké ti éfi mervé éni.*
Tu vois que de choses superbes ici.

(30) *Modé ké hed oné chandêné tésé mûné ten ti vi*
Mère, que ils sont délicieux les moments près de toi ! —
biga va bindié ide ti zamé tensée zou réche
Enfant, où trouve[-t-]on de meilleurs instants ? Plus tard
med ché atév kiz fouminé zati.
pour ton être quel puissant souvenir.

Comme on le voit, la grammaire et la syntaxe martiennes n'existent proprement pas, ne font que se mouler de la manière la plus servile sur les usages grammaticaux et syntactiques du français. La suite des termes se prête à une transposition française littérale : la traduction peut être juxtaposée au texte sans qu'il y ait à modifier en aucune manière l'ordre de celui-ci. Les verbes se conjuguent sur un plan de flexion manifestement emprunté au français, quoique les terminaisons elles-mêmes diffèrent : *vétêche* voir, *dé véchi* tu vois, *dé véchir* tu verras, *véchêsi* voyons, *dé mé vèche* tu as vu. Les petits mots « qui dans notre idiome très analytique constituent les articulations essentielles du langage » (pronom, articles, adjectifs possessifs, préposition, conjonctions) « sont toujours traduits uniquement sur leur apparence verbale, sans nul souci de leur fonction logique », et sans nul sentiment de ce qui caractérise une langue, de ce qui la fait réellement différer d'une autre. A tel point que certaines particularités d'homonymie ont passé du français au mar-

tien : *é* = « à » préposition et « a » du verbe avoir ; *zé* = « le » article et « le » prénom ; *ii* = « si », à la fois dans le sens de « oui » et dans celui de « tellement ». Le pluriel est indiqué à plusieurs reprises par un signe non prononcé (de forme analogue au ξ grec) qui procède évidemment de notre *s* : *rabri*, pensée ; *rabriξ*, pensées.

Le vocabulaire est d'une remarquable fixité. A quelques inconsistances près, les mêmes significations se retrouvent d'un bout à l'autre des textes recueillis, qui se répartissent sur une durée de quatre années. On sent dans ces élaborations néologiques, comme dans celles de Mme Hauffe, la recherche d'originalité d'une imagination verbale qui s'applique à créer du nouveau, mais qui demeure captive du cadre tout fait que lui fournissent ses notions linguistiques familières. Cela se reconnaît rien qu'à la régularité amusante avec laquelle, — surtout dans les premiers textes, — un terme long est rendu par un long, et un court par un court (*mess* grand, *kiné* petit, *valini* visage, *alizé* élément, et autres exemples frappants de parallélisme syllabique). Souvent il arrive que l'allitération vocalique ou consonnantique, l'assonance, voire la rime, joue un rôle déterminant dans la genèse d'un terme, qui se forme à l'image d'un autre précédemment apparu : *misaïmé* fleurs, *finaïmé* senteurs (texte 8) *êvé*, *mêné*, *cêné* (3, 5, 6), *izé*, *êzi*, *vizé* (5, 6). Alors que pendant un an et demi, nul mot n'avait commencé par la lettre *u*, le *u* initial de *unèz* (20) suffit à susciter, à la même ligne, deux autres mots commençant par *u* : *udâniξ*, *uri* [1]. Nous avons assisté à des phénomènes tout pareils dans les cas de pseudo-langage. Mais ce qu'il y a de remarquable ici, c'est qu'un sens précis s'attache à chacune de ces néo-formations, l'auteur subliminal du martien ayant soin « de conserver ses néologismes à mesure qu'il les forge et de s'en faire un dictionnaire auquel il reste fidèle dans la suite [2]. »

On ne saurait trop y insister : le subconscient ne recourt pas, dans ses élucubrations verbales, à d'autres procédés que

[1] Cf. HENRY, *op. cit.*, p. 34.

[2] FLOURNOY, *Des Indes*, p. 237.

ceux qui sont mis en œuvre dans la genèse et l'évolution du langage humain en général. M. Victor Henry a mis ce fait en pleine lumière, dans sa belle étude consacrée essentiellement à l'étymologie et à la sémantique martiennes. Pour lui, le martien est un idiome argotique, c'est-à-dire dérivant du langage ordinaire par une série d'artifices « au fond très simples, très faciles à retenir et à reproduire, quoique méconnaissables aux non-initiés [1]. » Et comme tous les argots, celui-ci a un intérêt à la fois linguistique et psychologique en ce qu'il permet de saisir sur le vif les divers modes d'altération et de déformation qui président aux métamorphoses des langues existantes [2]. La démonstration de cette thèse, M. Henry la fournit en arrivant à reconstituer, de la manière à la fois la plus ingénieuse et la plus plausible, l'origine de la grande majorité des mots martiens. Ils dérivent d'expressions existantes, pour la plupart françaises, par la voie d'un certain nombre de procédés sémantiques bien connus et fort naturels. Citons en particulier :

la *métonymie : chèke* pour papier, *grêvé* pour larges, *chiré* (anagramme de chéri) pour fils ;

l'association : épizi (déformation de « épine ») servant à qualifier un objet rose, épineux ou non, parce que la rose a des épines, tout à fait de même que nous appelons « tortue » un objet à carapace, à cause de l'animal à carapace dont le nom signifie en réalité « qui a les pieds tors » ;

la *suggestion : bénéz* retrouver et *bénézée* retrouvée, expression suggérée vraisemblablement par la phrase « béni soit le jour où je te retrouve », qui est dans le ton de celle où le mot bénézée apparaît (« Oh ! pourquoi près de moi ne te tiens-tu toujours, amie enfin retrouvée ! ») ;

le *contraste :* « abondant » employé au sens de « peu » sous la forme légèrement altérée de *abadâ*, une idée évoquant son contraire (comp. l'allemand *fast*, qui signifiait de par son étymologie « fermement, précisément », et qui a fini par prendre le sens de « presque, à peu près ») ;

[1] HENRY, *op. cit.*, p. 7. — [2] Cf. R. DE LA GRASSERIE, *La psychologie de l'argot. Revue philosophique*, septembre 1905.

la *contamination* enfin, homophone ou polyglotte : *midée*, laide (misère, hideux), *nâmi*, beaucoup (fusion probable du magyar *némi*[1] et de l'allemand *mannig*).

Plusieurs de ces étymologies peuvent paraître en elles-mêmes saugrenues, si conforme que soit leur schéma aux usages les plus courants de la dérivation linguistique. Mais, comme le dit très bien M. Henry, « la logique du rêve n'est point celle de l'homme éveillé et conscient[2] ». Et M. Flournoy remarque qu'il nous arrive à tous, en rêvant ou en rêvassant, de poursuivre des associations d'idées, de risquer des jeux de mots, qui ne le cèdent point en bizarrerie et en absurdité à ceux que le savant linguiste, — psychologue expert en même temps, — fait intervenir dans ses hypothèses étymologiques[3].

Mlle Smith ne s'en tint pas au martien. Cette langue astrale fut suivie chez elle de trois autres, l'ultra-martien, l'uranien, le lunaire. La dernière date d'une époque où Hélène n'était plus sous le contrôle de M. Flournoy; elle ne nous est connue par aucun texte. L'uranien n'est représenté que par deux courts spécimens, l'un parlé, l'autre écrit; de traduction point. Quant à l'ultra-martien, c'est un idiome aux syllabes détonnantes, au débit saccadé, au style si baroque que même à l'aide d'une traduction martienne, puis de martien en français, on n'arrive guère à comprendre ce dont il s'agit (pour simplifier nous ne donnons ici que l'ultra-martien et le français) :

Bak	*sanak*	*Top*	*anok*	*sik*	*Etip*	
rameau	vert	nom d'un homme	sacré	dans	nom d'un enfant	
vané	*sanim*	*batam*	*icem*	*tanak*	*vanem*	*sébim*
mal	entré	sous	panier	bleu	nom d'un animal	caché
mazak	*tatak*	*sakam*[4].				
malade	triste	pleure.				

[1] Mlle Smith a pu entendre parler cette langue dans son enfance, son père étant hongrois. Elle a étudié l'allemand, sans grand succès d'ailleurs, entre douze et quinze ans.

[2] Henry, *op. cit.*, p. 23. — [3] Flournoy, *Nouvelles observations*, p. 149.

[4] V. Flournoy, *Des Indes*, p. 218, 251-252 ; *Nouvelles observations*, p. 152.

Ce rébarbatif langage paraît devoir son origine au désir de parer aux objections élevées contre l'origine planétaire du martien. M. Flournoy ayant établi l'étroite parenté de la prétendue langue de Mars et de notre langue, ses remarques à ce sujet suggérèrent à la subconscience intéressée d'élaborer un autre idiome, celui-ci différant en tous points du précédent désormais percé à jour. L'uranien résulte d'une nouvelle tentative dans le même sens (et sans doute aussi le lunaire). Au reste, ces langues postérieures au martien n'apparaissent à l'égard de cette première et principale langue astrale que comme des appendices dont l'intérêt va *decrescendo*. Le martien représente ce que l'imagination de Mlle Smith pouvait produire de mieux dans ce domaine, et les essais subséquents se trouvaient condamnés à l'appauvrissement et au rabâchage. Depuis lors, l'activité cryptopsychique de ce remarquable médium s'est développée dans de tout autres directions[1].

V

Conclusions sur la nature de la glossolalie à Corinthe.

Dans quelle mesure, maintenant, les données descriptives que nous venons de grouper sont-elles applicables à l'exégèse des textes pauliniens? Il nous a fallu, pour être complet, faire entrer en ligne de compte les cas les plus remarquables et les plus rares, les glossopoièses systématisées des grandes Voyantes. Toutefois, nous ne croyons pas que ce soit là qu'il faille chercher les analogies d'après lesquelles nos textes s'expliquent de la façon la plus normale, les illustrations psychologiques qui leur conviennent le mieux. Il serait téméraire de prétendre que, parce que 1 Cor 13 : 1 parle des langues des hommes et *de celles des anges*, les inspirés corinthiens, certains d'entre eux tout au moins, ont dû converser avec les esprits célestes en se servant d'idiomes planétaires dans le genre de ceux de Mlle Smith. Car, outre que le

[1] A. Lemaître, *Un nouveau cycle somnambulique de Mlle Smith. Ses peintures religieuses*, Archives de psychologie, t. VII, nº 25, juillet 1907.

parler en langues n'a pas besoin d'atteindre une forme très élevée pour être assimilée à un langage angélique par l'enthousiasme des glossolales ou de leurs auditeurs, rien n'autorise à croire que les Corinthiens du temps de l'apôtre aient été en mesure de se hausser à des manifestations psychiques aussi remarquables. Sans établir une démarcation absolue entre les phénomènes collectifs et les phénomènes individuels de glossolalie, il faut reconnaître que les seuls exemples avérés de néo-genèse linguistique se rencontrent chez des sujets isolés, dont une observation suivie et serrée stimule l'activité subconsciente dans le sens d'un sélectionnement exceptionnel. *A priori*, il n'est sans doute pas interdit de supposer qu'avec de meilleurs procédés d'enquête et d'enregistrement, des créations verbales de premier ordre eussent pu être découvertes parmi les « langues » parlées dans l'exaltation contagieuse des Réveils. Mais toutes les constatations qui ont été faites dans ce domaine nous engagent plutôt à renverser la proposition et à dire : si tel cas intéressant, qui se trouve ne représenter cependant qu'une forme particulièrement réussie du pseudo-langage des conventicules, avait été étudié à part et soumis à ce contrôle scientifique qui constitue le plus efficace facteur de sélection, — on l'aurait vu peut-être se perfectionner encore en s'individualisant et passer de cette catégorie relativement inférieure à la plus haute que nous connaissions. Les données nous manquent pour déterminer exactement la part d'influence de Justinus Kerner dans la formation du langage mystique de sa Voyante ; mais on peut admettre sans témérité que cette part fut considérable. Si le martien est devenu une langue, après avoir commencé par être un inintelligible jargon, c'est vraisemblablement parce que les témoins de cette première manifestation de langage astral ont insisté à propos pour avoir la traduction précise des mots étranges qu'ils entendaient[1]. Et il est hors de doute que dans ses élaborations néologiques comme dans tous ses autres

[1] FLOURNOY, *Des Indes*, p. 151-152.

phénomènes d'automatisme et de médiumnité, Mlle Smith ne serait pas allée si loin sans l'investigation puissamment suggestive et incitatrice dont elle a été l'objet de la part de M. Flournoy.

Les glossolales de Corinthe n'étaient pas au bénéfice de pareilles influences. Il faut sans doute faire la part des exceptions possibles : certains pouvaient se trouver dans des conditions particulières d'entraînement subconscient. Paul lui-même assure que la faculté de parler en langues lui avait été plus richement départie qu'à aucun autre (1 Cor. 14:18), et cette assertion n'a rien qui étonne, le tempérament psychique de l'apôtre étant connu[1]. Mais il y a des sujets qui ne passent pour remarquablement doués comme glossolales que par comparaison avec le peu que leur entourage est capable d'obtenir à cet égard, et qui sont loin d'avoir à leur actif de véritables systématisations néologiques. A en juger d'après les *épidémies* modernes de glossolalie, — ce sont ces cas-là dont l'analogie est le plus valable pour l'interprétation de 1 Cor. 12 à 14,— la vive émulation charismatique qui animait les chrétiens de Corinthe devait être plus favorable à un vaste déploiement de manifestations impressionnantes, mais d'un rang psychologique médiocrement élevé, qu'à l'apparition de verbo-automatismes supérieurs, ceux-ci exigeant en général une incubation lente, un effort d'élaboration subliminale en quelque sorte méthodique et discipliné.

Faut-il admettre, — pour passer d'un extrême à l'autre, — que le charisme glossolalique aurait consisté seulement en éjaculations incohérentes et confuses, en sons inarticulés? Certains termes employés par l'apôtre favorisent incontestablement cette manière de voir. Quand il compare la glossolalie à un bruit d'instruments, chaos sonore rebelle à la décomposition musicale des intervalles et des tons (διαστολή τῶν φθογγῶν), quand il reproche aux glossolales de jouer de la langue sans émettre une parole distincte (1 Cor. 14 : 7-9), il est naturel qu'on pense à des sons dont *l'articulation* laisse

[1] « Paulus... selbst war ein Pneumatiker in besonders hohem Grade. » (GUNKEL, *op. cit.*, p. 58).

à désirer[1]. D'autre part rien ne cadre mieux avec nos remarques sur les phonations et exclamations à caractère émotionnel que ces lignes classiques, où se révèle l'expérience d'une nature extrêmement riche en ressources affectives : *Ce qu'il faut demander dans nos prières, nous ne le savons pas ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par d'inexprimables soupirs* (Rom. 8 : 26). Et ailleurs : *C'est par l'Esprit que nous crions* Ἀββᾶ, *Père !* (Rom. 8 : 15 ; Gal. 4 : 6). — Comme l'observent Gunkel et Weinel, le verbe κράζειν est caractéristique de l'action de l'Esprit, dont il évoque l'irrépressible puissance (cf. Hén. 71 : 11 ; Ignace, *Phil.* 7)[2]. *Abba* est un mot articulé, d'une signification déterminée (quoique peu familière à des païens de la veille) ; mais son emploi exclamatif le rapproche des interjections, des onomatopées, qui constituent l'élément le plus primitif du langage humain : Le sens proprement dit s'efface dans l'élan passionné de l'émission vocale.

Il faut se souvenir en outre que l'Achaïe connaissait les cultes de Cybèle et de Dionysos, avec leur accompagnement d'ébats tumultueux et de hurlements sauvages. Et certes, après les scènes d'exaltation effrénée qui se sont produites à Cassel en 1907, il ne paraîtra pas invraisemblable que la glossolalie corinthienne se soit réduite au moins quelquefois à des clameurs de corybantes ou de bacchants[3], manifestation extrême et brutale de cette surélévation du tonus vital que les anciens ont appelée enthousiasme, y voyant l'effet et la marque de l'influx divin. Toutefois la note de la jubilation enfantine doit avoir dominé comme telle chez ces nouveau-nés de l'Esprit. A ce point de vue, on ne saurait trop méditer le passage où Paul s'écrie : *Frères, ne soyez pas des enfants quant au jugement ! Pour ce qui est de la malice, oui, revenez à l'enfance, mais par le jugement, soyez virils !* (1 Cor.

[1] Cf. LIETZMANN, Commentaire cité, p. 142.

[2] Cf. GUNKEL, *op. cit.*, p. 36 ; WEINEL, *Die Wirkungen des Geistes und der Geister im nachapostolischen Zeitalter bis auf Irenäus*, p. 78. Freiburg i. B. 1899.

[3] Cf. THEOLOGUS, article cité, p. 234.

14 : 20.) Il y a là sans doute une allusion générale au contraste fâcheux de certaines dispositions rien moins que naïves des Corinthiens (3 : 3 ; 5 : 1, 8 ; 6 : 1 et ss., 8 ; 8 : 12) avec leur puéril engouement pour l'extraordinaire au détriment de l'utile. Mais, comme l'extraordinaire, au milieu d'eux, était représenté avant tout par la glossolalie, la phrase ne prend toute sa portée que si elle vise ce don, spécialement dans ses formes inférieures.

Cependant toutes les manifestations glossolaliques, et non pas seulement les plus rudimentaires, portent une empreinte d'infantilisme mental. Rien en somme n'oblige à croire qu'à Corinthe le phénomène en soit resté à ce stade primitif. D'abord on interprète peut-être d'une manière trop exclusive et littérale les textes qui semblent faire allusion à des manifestations phoniques de la catégorie la plus régressive. Le parler en langues, même composé de syllabes articulées et nettes, n'a pour les gens qui l'entendent sans le comprendre que la valeur d'un bruit vocal. A moins qu'on n'attribue à Paul, contre toute vraisemblance, la distinction admise en psychologie entre perception brute et perception différenciée, il suffit, pour justifier les expressions intentionnellement dépréciatives de 1 Cor. 14 : 7-9, que le commun des chrétiens se trouve à l'égard de la glossolalie dans le même état de *surdité verbale* qu'à l'égard d'un idiome étranger[1]. Les versets suivants ne disent pas autre chose ; c'est par la δύναμις τῆς φωνῆς, par la vertu représentative et significationnelle des mots, qu'une langue existe comme telle (v. 10-11). Et à supposer qu'en employant les termes en question (αὐλός... ἐὰν διαστολὴν τοῖς φθόγγοις μὴ δῷ, — ἐὰν ἄδηλον σάλπιγξ φωνὴν δῷ, — ἐὰν μὴ εὔσημον λόγον δῶτε), l'apôtre ait bien voulu parler de sons *inarticulés* au sens strict, encore faut-il tenir compte des textes d'après lesquels la glossolalie avait d'autres fois les caractères extérieurs d'un vrai langage. « S'adresser non pas aux hommes, mais à Dieu », « s'édifier soi-même sans édifier autrui », « proférer des mystères », c'est émettre des paroles

[1] Cf. LEROY, *Le langage*, p. 23-24.

qui demeurent incomprises (ou quelque chose d'extérieurement analogue à des paroles) ce n'est pas se borner à des émissions de voix absolument amorphes (14 : 2, 4-5, 28). La glossolalie doit être interprétée : elle a donc un sens ou elle a l'air d'en avoir un (14 : 13, 27). Elle est susceptible de revêtir la forme d'une prière, d'un hymne, d'une action de grâces, ce qui ne serait pas le cas si elle consistait toujours en simples et frustes phonations (14 : 14 et ss.). Enfin, si le verbe λαλεῖν au sens absolu peut s'appliquer à toute espèce de langage, y compris les cris des animaux[1], il n'en est point de même des expressions λέγειν, λόγοι[2], que Paul n'emploierait pas à propos de la glossolalie si celle-ci n'avait jamais les apparences du langage organisé (1 Cor. 14 : 16, 19).

La conclusion naturelle de tout cela est que les automatismes du type pseudo-verbal n'étaient pas inconnus à Corinthe et devaient même y prédominer. La notion d'un *langage qui n'en est pas un* (φωνή ἄφωνος, 1 Cor. 14 : 10) suffirait, à elle seule, à rendre compte des divers textes en présence. Mais on aurait tort de trop uniformiser le tableau ; les phonations frustes y ont une place toute marquée. On doit en outre tenir pour possibles certaines immixtions de néologismes isolés et d'emprunts occasionnels aux langues étrangères. Les glossolales modernes, — nous le montrerons ailleurs avec plus de détails, — incorporent souvent à leurs émissions incompréhensibles des termes exotiques, connus ou inconnus d'eux à l'état normal. Ce fait vient à l'appui de la supposition d'après laquelle les locutions araméennes ABBA (Rom. 8 : 15 ; Gal. 4 : 6) et MAPANAΘA (1 Cor. 16 : 22 ; Did. 10 : 16)[3] se seraient mêlées au mystique verbiage des πνευματικοί de Corinthe et d'ailleurs[4] ; peut-être ont-elles dû à cette circon-

[1] *Λαλοῦσιν μὲν γὰρ οὗτοι, οὐ φράζουσι δὲ.* (Plutarque, *De plac. phil.*, V, 20. *Mor.* 909 A.

[2] Sur la différence de λαλεῖν et de λέγειν, v. Rom. 3 : 19 ; Jean 8 : 43 ; 16 : 18 ; Ignace, *Rom.* 7 (cf. WEINEL, *op. cit.*, p. 165-166, note).

[3] *Ἀββᾶ* provient vraisemblablement de l'Oraison dominicale. *Μαραναθα* signifie, — suivant qu'on lit *μαρὰν ἀθὰ* ou *μαράνα θά*, — soit *Notre Seigneur vient* (cf. Phil. 4 : 5), soit à l'impératif *Notre Seigneur, viens !* (cf. Apoc. 22 : 20).

[4] Cf. EWALD, *Jahrbücher der biblischen Wissenschaft*, III, 1851, (p. 269-275)

stance d'entrer sous leur forme originale dans le vocabulaire et la liturgie des cercles pagano-chrétiens.

Pour en revenir à l'expression γένη γλωσσῶν, Weinel la commente en ces termes : « Il y a plusieurs sortes de parler en langues, aussi bien quant à la *forme*, — suivant que la γλῶσσα est plutôt un discours ou un chant, consiste plutôt en sons inarticulés ou en mots distincts, — que quant au *contenu* ; Paul énumère : « Prières, cantiques de louange, bénédictions et actions de grâces (1 Cor. 14 : 15 et ss.)[1]. » En ce qui concerne cette dernière différenciation, nous avons déjà fait remarquer que la liste ne serait en tout cas pas complète, puisque au point de vue du contenu, réel ou supposé, d'autres catégories d'émissions glossolaliques peuvent s'ajouter à celles-là. Pour ce qui est de la forme, du degré de consistance verbale, il y a un mode possible de variation dont Weinel ne paraît pas tenir compte : le pseudo-langage revêt parfois une diversité phonétique assez grande pour donner l'impression de *plusieurs langues* parlées successivement ou concurremment. Ainsi on aurait un parallèle exact avec les γένη φωνῶν que l'apôtre mentionne à titre de comparaison (1 Cor. 14 : 10) ; et l'expression γένη γλωσσῶν pourrait à la rigueur s'expliquer de ce seul fait. Nous croyons toutefois qu'il faut la prendre dans une acception moins restreinte et spéciale ; elle doit comprendre non pas seulement le pseudo-langage en ses multiples et changeantes apparences, mais un ensemble plus large de manifestations, une série de types reproduisant en une certaine mesure celle dont la description nous a été fournie par des documents psychologiques de haute valeur.

p. 274 ; RENAN, *Saint-Paul*, p. 413 ; BOUSSET, comm. cité, p. 132 ; FEINE, *Zungenreden*, Herzogs Realencyclopädie, 3e éd., t. XXI, p. 750.

[1] WEINEL, *op. cit.*, p. 78.